



Royal d'abord, Premier toujours !



AMICALE DU 1^{er} DRAGONS

BULLETIN de LIAISON **N°33S**

Avril 2018



SOMMAIRE

Le mot du Président : Un siècle, déjà ! 1918-2018	3
Le 1 ^{er} Régiment de Dragons – Campagne contre l’Allemagne de 1914 à 1919	4
1914-1918 – La cavalerie française durant la Première Guerre mondiale	20
Le général Weygand esquisse l’avenir possible de l’Arme après la Grande Guerre	28
Bulletin d’adhésion 2018	32

BULLETIN DE LIAISON DE L’AMICALE DU 1^{er} DRAGONS

Directeur de la publication : Lieutenant-Colonel Noël CHOUET (e.r.)
Président de l’Amicale du 1^{er} RD

Secrétaire : Capitaine (e.r.) Jean-Paul LADERRIERE

Siège social de l’Amicale : 8 rue de VERDUN 70200 LURE

Secrétariat et Trésorerie : 2 Rue des Champs Greniers 70200 VOUHENANS

Tel : 09 75 30 43 97 ou 06 77 71 91 81

E-mail : royal-dragons@orange.fr

Cotisation annuelle : 10 Euros.



Le Mot du président



Chers amis,

Un siècle, déjà !

Comment en cette année 2018, ne pas se souvenir, cent ans après, de cette année indécise, mais victorieuse de 1918 qui marqua la fin de quatre longues et pénibles années d'une guerre à jamais gravée dans notre grande et sublime Histoire de notre France éternelle !

Ce supplément est consacré à cet événement.

Il présente l'historique glorieux de notre cher Royal-Dragons qui s'illustra sur le front de France de 1914 à 1918 ; historique que vous trouverez en première partie.

La deuxième partie, (article de Damien Baldin) est consacrée à l'évolution, pour ne pas dire la « révolution » de notre cavalerie héritière de nos preux chevaliers en armure sur leurs chevaux de guerre caparaçonnés en une cavalerie où le cheval de chair est remplacé par un engin mobile blindé et puissamment armé.

Le Général Weygand, dans une troisième partie, tente à partir des faits d'armes de nos cavaliers de dessiner les contours futurs de notre arme au sein des engins mécanisés, sans pour cela se passer de nos montures.

Mais, cette mutation prendra plus de deux décennies après ce premier conflit mondial pour que succède à la cavalerie, cette nouvelle arme qu'on appellera « cavalerie blindée ».

Et, c'est cette transformation que le 1^{er} Régiment de Dragons, comme l'ensemble des unités de cavalerie, a subi lors de cette Grande Guerre.

Des témoignages des poilus aux études des principaux acteurs de cette première guerre moderne et industrielle permettent de dresser un tableau infiniment plus complexe et nuancé que ne peuvent le décrire les centaines d'ouvrages historiques par trop vulgarisés. Les grands faits d'armes ne sont-ils pas qu'une superposition d'une multitude de petits faits d'armes ?

Bonne lecture, en espérant que ces trois articles vous apportent un éclairage différent sur cette guerre aux mille facettes.

I^{ère} PARTIE

1er Régiment de Dragons

Campagne contre l'Allemagne
de 1914 à 1919

Historique

COMPOSITION du RÉGIMENT au DÉPART de LUÇON en 1914

État-Major

MM.	EMÉ de MARCIEU	Colonel Commandant le régiment
	NIVIÈRE	Chef d'escadrons
	DE GUINEBAULD	Chef d'escadrons
	MIGNOT	Capitaine adjoint
	JANIN	Vétérinaire
	FRIZAC	Médecin-major
	BOUBÉE	Médecin aide-major
	PLANTAZ	Lieutenant officier-payeur
	ROSSIGNOL	Lieutenant d'approvisionnement
	CURSAN	Vétérinaire

1^{er} Escadron

MM.	PASTOUREL	Capitaine commandant
	DE MARANCOUR	Lieutenant
	MÉRAT	Lieutenant
	DE BRECEY	Lieutenant-mitrailleur
	DE VAUX DE FOLETIER	Lieutenant

2^{ème} Escadron

MM.	SARTOUT	Capitaine commandant
	DE BOISGELIN	Lieutenant
	SAUNIER	Lieutenant
	DOMET DE MONT	Lieutenant
	KALY	Lieutenant

3^{ème} Escadron

MM.	BOSSUT	Capitaine commandant
	DE VAULCHIER	Lieutenant
	DE GRIFFOLLET	Lieutenant
	BARUTEAU	Lieutenant
	BAYOL	Lieutenant

4^{ème} Escadron

MM.	ANDRÉ	Capitaine commandant
	DE KERCOLAY	Lieutenant
	ROULLET	Lieutenant
	HOUDRILLE	Lieutenant
	RENOURD	Lieutenant

1914

C'est à Luçon que le 1^{er} Régiment de Dragons tenait garnison lorsqu'arriva le 1er août 1914 l'ordre de mobilisation.

La sonnerie de la « générale » fut accueillie par un cri d'enthousiasme sorti des poitrines de tous nos soldats qui brûlaient du désir impatient de courir à la frontière s'opposer à la ruée de l'ennemi.

À la tête du 1er Dragons se trouvait le colonel Marcieu, grand, mince, élancé, plein d'allant, il était vraiment le type de l'entraîneur d'hommes, héritier de toutes les grandes traditions de la chevalerie française.

Le régiment faisait partie de la 9e brigade de Dragons (général de Sailly), avec le 3e Dragons de Nantes, et de la 9e Division de cavalerie commandée par le Général de l'Espée.



1^{er} août 1914 : Le régiment est rassemblé sous les ordres du Colonel Emé de Marcieu.

Le 3 août le régiment, embarque enfin et les quatre convois de chemins de fer arrivent le 5 à Mussey près de Bar-le-Duc. Le régiment se rassemble en cantonnement à Rumont.

Dès le 7 août il va à la rencontre de l'ennemi. Il chemine droit au nord, longe les lisières Est de l'Argonne, puis la Meuse.

Le 10 août il est près de Longuyon et reçoit le baptême du feu. L'escadron du capitaine Bossut, parti ce jour-là en reconnaissance, signale la présence dans la région de Vilette-Marville d'une division de cavalerie ennemie.

Les Allemands tiennent le bois de Marville. La 9e Division l'attaque. Les mitrailleuses du 1er Dragons ouvrent le feu sur une fraction ennemie qui recule en désordre vers Colmey. Mais un peu plus tard l'ennemi réapparaît en force et progresse. C'est alors que par deux charges successives le lieutenant de Marancour, fonçant sur les fantassins allemands à la tête de son peloton, arrête leur avance et permet à la 16e brigade de Dragons de rompre le combat et de rejoindre le gros de la Division.

Ce même jour, en poursuivant une patrouille ennemie qu'il avait bousculée, le sous-lieutenant Bayol tombe mortellement frappé. C'est le premier tué du régiment.



Bivouac du 2^{ème} escadron Sartout à Rupt-sur-Othain au soir de la charge de Marville le 10 août 1914

Dès maintenant le régiment est au contact de l'ennemi qu'il maintient étroitement. Toutes les opérations de cette période sont les préliminaires de la bataille de Virton.

Le 12 août des reconnaissances sont poussées au Nord et le 13, l'escadron André, part en découverte sur Carignan et Neufchâteau. Le 15, c'est l'escadron Pastourel sur l'Abbaye d'Qrval (Belgique) où il livre un sérieux combat. Le 16, on pique plus au Nord, couvrant l'avance de notre infanterie. Le 17, l'escadron Sartout reconnaît Virton et Ethe ; l'escadron Pastourel, toujours en découverte, a au Pin un engagement avec des cyclistes ennemis ; le sous-lieutenant de Vaux est blessé grièvement, le maréchal-des-logis Guillois est tué.

Virton, 15-23 août. - Le 18, près de Jamoiques, combat d'artillerie. Le 20, la Division se porte sur Neufchâteau. Le régiment fait l'avant-garde : Neufchâteau est libre, mais les deux villages immédiatement à l'Est sont solidement tenus par l'ennemi. La 9e Division attaque ; elle fait déployer une brigade d'infanterie adverse. La situation est critique ; il faut se dégager ; l'escadron Pastourel, en faisant un vigoureux combat à pied au pont du chemin de fer d'Hampré, permet à la brigade et à ses chefs de se replier sur Neufchâteau.

Le 21, la division qui la veille au soir s'était rassemblée sur la Semoy vers Florenville, repart et se porte rapidement malgré la distance au Nord de Paliseul, puis le 22 à Houdremont où elle travaille avec le 9e corps d'Armée. Hélas c'est fini d'avancer et de combattre en dehors des frontières de France. Les batailles de Virton-Charleroi livrées avec, de notre part une grande infériorité numérique, ne nous permettent pas de garder notre sol intact. Il va falloir l'abandonner tout en se retournant pour mordre l'ennemi jusqu'au jour de l'offensive victorieuse. C'est l'ordre, on l'exécute avec une foi et une confiance absolues dans le chef qui règle les destinées de la France.

Le 23, le 1er Dragons repasse la frontière au Nord-ouest de Sedan et se porte sur Marnécourt. Le 25, il fait un crochet de 30 kilomètres au nord-ouest de Rocroy qu'il défend avec un détachement belge.

La retraite. — Le 27 il est redescendu à 20 kilomètres au sud de Mézières sur la Vence après un combat à Saint-Marcel près de Charleville. Le 28 il tient les passages de la Meuse entre Mézières et Donchery, puis se retrouve à la tombée de la nuit près de Nouvian-Porcien à plus de 30 kilomètres au Sud-Ouest. Le 29, le régiment couvre la retraite sur Rehel, le 30 il empêche l'ennemi de déboucher, de Château-Porcien et Thaisy et de passer l'Aisne. Le 31 août il se porte vers Reims.

Le 1er septembre il reconnaît la région Neufchâtel-sur-Aisne, Provisieux, puis la retraite continue. Le 2, la Suippe est atteinte à Orainville. Le 3, la Vesle à Beaumont. Le 4, la Marne à Chalons, et le Coole à Coolus. Après un combat d'arrière-garde dans la région de Mourmelon (camp de Chalons).

Cette région de la Champagne est couverte de bois de sapins de petite taille ; l'ennemi cherchait à filtrer à la faveur de ces bois et à atteindre notre infanterie pour l'empêcher de retraiter en bon ordre. C'était de la part

des cavaliers de la 9e Division un travail de tous les instants que de s'opposer à ces tentatives. Nulle part la vigilance de nos Dragons ne fut trompée.

Le 4 septembre, les mitrailleuses du 1er Dragons, arrêtent la progression de l'ennemi dans le bois de Cheniers, non sans pertes pour nous. Le 5, le régiment se trouve à Sommesous. Le 6, il couvre le flanc droit de la Division en marche sur Mailly. Le sous-lieutenant Merat fait un prisonnier d'une patrouille ennemie.

La Marne. — Le 7, il s'agit d'attendre l'arrivée de notre infanterie. Le régiment défend au combat à pied la voie ferrée au sud de Sommesous jusqu'à l'arrivée de la Division d'infanterie Joppé. Mais cette division n'est pas suffisante pour contenir l'ennemi ; nos cavaliers la secourent et défendent aussi les crêtes au nord de Mailly pendant toute la journée du 8. Mais le 9, la Division Joppé abandonne Mailly à 2 heures du matin et retraite dans la direction d'Arcis. Alors le régiment occupe seul Mailly-le-Grand et le défend malgré une grêle de balles et d'obus ; sous ce feu violent il organise défensivement les lisières du village qu'il tient coûte que coûte, sans aucun secours.

À 15 heures, il lui faut hélas lâcher Mailly où tant d'énergie a été dépensée, car l'ordre de la D. C. est de se porter sur Allibaudières à plus de 20 kilomètres au Sud. Mais à 17 heures, en arrivant à Granville, arrête brusque. Les officiers sont demandés au galop au « Colonel ». Et quelques instants après les cavaliers les voient revenir avec une physionomie transformée : il n'y a plus trace sur leur visage des douloureuses fatigues de ces journées d'angoisse. L'anxiété fait place à la joie et c'est d'une voix vibrante qu'ils lisent à leurs hommes l'ordre du général en chef prescrivant l'offensive générale.

Et immédiatement l'ardeur des premiers jours est retrouvée. Le régiment fait demi-tour et atteint à la tombée de la nuit l'Arbre de la Justice à 3 kilomètres au sud de Mailly. Mais il faut s'arrêter. Les confusions sont nombreuses. Le 10, au petit jour, il repart, à l'avant-garde ; et tout de suite il recueille les avantages de sa défense héroïque de Mailly, car l'ennemi inquiet l'a à peine occupé. Le régiment le traverse en piquant droit au Nord cette fois. Mais il est bientôt rappelé car la D. G. a changé de direction. À 16 h. 30 c'est encore au 1er Dragons qu'est confiée la mission de se porter au nord de Sommesous qu'il faut tourner par l'Est. Une heure et demie plus tard la grande route nationale Paris-Vitry était atteinte à hauteur de Sommesous. Malgré le danger de cette situation, le régiment s'était glissé entre deux colonnes ennemies, à travers les bois.

A la nuit tombante le colonel suit une patrouille qu'il lance sur Sommesous fortement occupée par les Allemands. Mais la situation du régiment au nord-est de Sommesous est intenable. Tout ce terrain est bombardé violemment par l'artillerie allemande et même par la nôtre.

D'un peu partout partent des rafales de mitrailleuses. Sur l'ordre du général de Saily le régiment regagne Mailly à travers bois, la nuit, en utilisant un cheminement difficile.

Le 11, la marche en avant est reprise. Le 12, on repasse la Marne à Saint-Germain et nos dragons atteignent Somme-Vesle d'où ils délogent les Allemands. La progression dans cette journée a été de plus de 25 kilomètres en ligne droite.

Le 13, la poursuite continue. Suippes est sérieusement occupé. La D. C. donne l'ordre d'attaque. L'escadron Sartout à pied enlève la voie ferrée entre Somme-Suippe et Somme-Tombe, puis le reste du régiment se portant rapidement au galop sous une grêle de balles au nord de Somme-Suippes détermine la retraite de l'ennemi de Somme-Suippe et, même de Suippe. Mais l'ennemi tient toutes les hauteurs au nord de Suippe. Il est impossible de déboucher de ce village que notre infanterie vient dans la soirée, occuper solidement. C'est à elle maintenant qu'est la parole.

Le 14, la Division traverse le camp de Chalons. Dans ses parages elle reste en expectative jusqu'au 18.

Le front dans cette région semble se fixer.

L'armée allemande s'est terrée dans ses tranchées ; une guerre d'un nouveau genre est à entreprendre.

Jusqu'au 8 octobre le régiment stationne au Sud et dans la forêt de Reims où il assure un service de police.

L'Yser. — Puis avec la 9e Division il se porte vers Compiègne où il arrive le 13 octobre. Il en repart le 20, après avoir reçu quelques chevaux frais et se dirige droit au Nord. Cinq jours après il traverse la frontière belge entre Steenvoorde et Poperinghe. Pour atteindre le nouvel objectif : Calais, où de grosses forces allemandes arrivent sans discontinuer. Le marmitage intense des 240 est employé pour faire reculer les troupes

que nous amenons hâtivement. Les Anglais ne sont pas encore prêts ; nous n'avons pour ainsi dire plus d'infanterie disponible ; nous jetons en ligne des braves territoriaux. C'est alors que nos cavaliers suppléèrent brillamment l'infanterie.

Le 31 octobre, la brigade de Sailly reçoit à la tombée de la nuit l'ordre de tenir les abords du canal d'Ypres vers Hollebecke entre les troupes françaises (80e R. I. T.) et l'armée britannique (hindous). Le village, le parc et le château d'Hollebecke sont fortement tenus par les Allemands. La brigade s'installe à peine et creuse des tranchées, que l'ennemi déclenche une attaque d'une violence extrême. Ses troupes d'assaut bousculent les hindous mal habitués au feu, se précipitent en masse compacte droit devant eux, font fléchir les troupes françaises à notre gauche.

La brigade se trouve ainsi tournée à droite et à gauche. Devant elle le feu nourri qu'elle a ouvert sur les Allemands les arrêtent net. Le 1er Dragons fait un à droite et par ses feux parvient à empêcher les Allemands d'accentuer leur progression. Dans cette attaque allemande les pertes ont été nombreuses à la brigade. Le général de Sailly ne dû la vie qu'à sa présence d'esprit et au dévouement de ses officiers d'État-Major. Il avait installé son poste de commandement à la ferme Eikhof à la jonction des troupes anglaises et de ses cavaliers. Les Allemands ayant bousculé les troupes hindoues en pleine nuit, firent irruption dans la ferme. Pendant que deux officiers s'arc-boutaient contre la porte qu'essayaient de défoncer les fantassins, allemands, le général, blessé presque à bout portant par des coups de feu tirés par la fenêtre, put, aidé d'un officier, ramasser les documents et longeant les murs de la ferme regagner ses cavaliers. Ses deux compagnons trouvèrent là une mort glorieuse. Ce sont : le capitaine Polo et le lieutenant Briois.

Hollebecke, 1er novembre. — Le 1er, Dragons n'avait pas bronché sous la poussée allemande. Le 1er novembre la bataille continue dans les mêmes conditions. Le sous-lieutenant de Lanneau est tué au milieu de ses hommes ; beaucoup sont blessés. Le soir, des Anglais viennent remplacer le 1er Dragons. Mais la division repart plus au Nord et dès le 5 le régiment occupe les tranchées de Steenstrate ; il est relevé le 7 par le 19e Bataillon de Chasseurs à pied au moment d'une violente attaque allemande qu'il aide à arrêter.

Ypres. — Le 10, le régiment réoccupe des tranchées sur la rive est du canal de J'Yser, cette fois entre Boesingue et Ypres. Il y reste jusqu'au 17 sous un bombardement violent, repoussant plusieurs attaques allemandes. C'est là que le 16 le régiment eut à déplorer la mort du capitaine Sartout qui s'était dépensé sans compter avec tant de bravoure depuis le début de la campagne.

Le 1er Dragons reste dans la région jusqu'au 4 décembre, date à laquelle il est envoyé pour se « refaire » près de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

1915

Cependant c'est face à l'ennemi que le 1er janvier 1915 trouve la plupart de nos dragons. Les tranchées de la Fosse Calonne furent tenues par eux du 31 décembre 1914 au 9 janvier, date à laquelle ils allèrent retrouver leurs chevaux laissés près de Saint-Pol.

La Division se dirigeait à la fin de janvier sur Compiègne. Là, le 11 février, le général Joffre passa en revue la 9e Division de cavalerie et décora de sa main de la légion d'Honneur les capitaines Bossut, Pastourel, le lieutenant de Brecey et de nombreux braves.



De la gauche vers la droite : Capitaine Bossut, Capitaine Pastourel, Lieutenant de Brécey.

Les bois des Loges. — De février à mai le 1er Dragons tient les tranchées du bois des Loges, vers Beuvraignes, entre Roye et Lassigny, en se relevant tous les vingt jours par demi-régiment.



Le général Halna du Frétay, commandant la 9^e Brigade de Dragons en inspection en premières lignes au Bois des Loges (mars 1915).

De gauche à droite, le Général Halna du Frétay, le Lieutenant Mallet, les Capitaines Bossut et de Boisgelin et le sous-Lieutenant Chapel.

Le 8 mai, la Division part pour l'Artois où l'offensive a donné des résultats pouvant faire espérer son emploi à cheval.

L'Alsace. — Puis elle embarque pour l'Alsace : le 1er Dragons occupe dans cette région les tranchées de Burnhaupt. À la fin d'août nouvel embarquement. L'offensive de Champagne se prépare. Elle est déclenchée le 25 septembre et débute par un magnifique succès : certains éléments du corps de cavalerie dont fait partie la 9^e Division sont engagés à cheval.

Champagne, 25 septembre. — Mais la trouée n'est pas encore faite. Nos dragons reprennent les tranchées en Champagne, participant aux combats du trou Bricot où ils firent preuve d'un courage dont témoignent des citations.

Forêt de Paroy. — À la fin d'octobre, la division se porte dans la région de Lunéville pour tenir un secteur de tranchée. Le régiment occupe les lisières de la forêt de Parroy. Les positions sont intégralement maintenues pendant tout l'hiver et jusqu'au mois de mai 1916.



L'escadron de Kergorlay, monte en lignes en Forêt de Parroy au nord-est de Lunéville (janvier 1916).

1916

À cette époque survient la dissolution de la 9e Division de cavalerie. Le 1er Dragons est affecté au 39e Corps d'Armée, alors à Champigneulle. L'escadron Bossut est détaché à une division d'infanterie dans le secteur de Custine ; l'escadron Kergorlay à la seconde Division du Corps d'Armée dans le secteur d'Einville à proximité de Lunéville.

La Seille. — En août et septembre le régiment est regroupé et occupe les tranchées à la frontière, tenant les villages d'Armaucourt et de Lauroicourt. Un violent coup de main tenté sur ce secteur par les Allemands peu après l'arrivée en ligne de nos dragons échoue complètement. Brusquement, le 28 septembre, arrive l'avis de la dislocation du 1er Régiment de Dragons. Le régiment travaillera désormais scindé en deux groupes affectés à des divisions d'infanterie.

1er GROUPE

Lieutenant-colonel DEVISMES

COMPOSITION

État-Major du Groupe.

DEVISMES Louis-Victor-André, lieutenant-colonel.

ROSSIGNOL Adolphe-Joseph-René, lieutenant.

FRIZAC Ernest-Fernand, médecin chef de service.

1er Escadron.

MASNET-ROYER de MARANCOUR Jacques-Raphael, capitaine commandant.

SAUNIER Marie-Octave-Paul, lieutenant.

PELTIER-DOISY Louis-Joseph-Édouard, lieutenant.

GONNET Jean-Adrien-Antonin, sous-lieutenant.

SCHMIDT Marcel, sous-lieutenant.

2e Escadron.

de KERGORLAY Raymond-Bernard-Adrien-Marie capitaine commandant.

de BRÉCEY Robert-Louis-Jules, lieutenant.

de ROBIEN Mathieu-Wilfred-Paul-Anne, lieutenant.

FONDI de NIORT Henri-Marcieu, lieutenant.

SAVARY de BEAUREGARD Henri, sous-lieutenant.

1916

Octobre 1916, - Le groupe s'embarque le 2 octobre à Maron (Meurthe-et-Moselle) pour Nançois-Tronville, près de Bar-le-Duc ; puis il se dirige dans la région de Verdun.

Verdun, novembre. — Au 1er novembre, la 37e Division d'infanterie monte en ligne et emploie 9 officiers, 8 sous-officiers, 16 brigadiers et 105 de nos dragons à ses services de liaison. Cette division occupe la zone en avant du fort de Douaumont. C'est donc sous un marmitage intense que nos cavaliers eurent à assurer jusqu'au 24 novembre ce service capital de la transmission par coureurs.

À détacher le motif de citation à l'ordre de la 37e D. I. du cavalier Tirot du 2e escadron : « S'est offert spontanément pour assurer une liaison très éloignée dans un terrain particulièrement dangereux. A ramené un blessé au poste de secours en le portant tout le trajet sous, un violent bombardement qui l'a renversé plusieurs fois. »

Pendant cette période les pertes sont de un tué et de dix-neuf blessés dont le lieutenant Saunier cité à l'ordre de la 37e D. I.

Verdun, décembre. — Mais dès le 7 décembre, la division remonte en ligne pour participer à l'attaque qui doit nous rendre les lignes de Verdun telles qu'elles étaient avant la ruée allemande du début de 1916. Cent trente-deux dragons sont enlevés par camions-automobiles et transportés au nord de la citadelle. L'attaque a lieu le 16. La division fait ce jour-là plus de 1.200 prisonniers et dépasse ses objectifs : Hardaucourt, le bois des Caurières et l'ouvrage de Bezonvaux. Toutes les liaisons entre la Division, les brigades, l'artillerie, les régiments et les bataillons en ligne sont assurées par les cavaliers pendant la bataille entière.

Le 17 décembre la bataille continue. Le sous-lieutenant Schmidt opère une reconnaissance très hardie en avant de nos lignes et ses renseignements permettent de préciser les nouveaux emplacements ennemis. La 37e Division est relevée le 18 décembre. Les pertes du groupe ont été pendant ces quelques jours de deux tués et quatre blessés.

Les escadrons se regroupent à Foucaucourt, puis se dirigent près de Vassy, le 26 décembre, au cantonnement de Bayard (Haute-Marne) ; le général Garnier-Duplessis vient lui-même exprimer à ses dragons toute sa reconnaissance et sa satisfaction pour les services rendus à sa glorieuse Division pendant les dernières opérations devant Verdun. Trente-deux citations furent obtenues par le groupe dans cette période de combats. Le lieutenant-colonel Devismes apprenait à la fin du mois sa nomination au commandement du 25e Dragons et son remplacement à la tête du groupe par le commandant de la Bouaye.

1917

Le mois de janvier se passe à faire de l'instruction au camp de Mailly. Du 15 février au 15 mars le groupe tient les tranchées près du fort de la Pompelle.

L'Aisne, avril. — Après une courte période d'instruction près de Ville-en-Tardenois, la Division marche vers l'Aisne pour prendre part à l'attaque du 16 avril. Jusqu'au 21, les cavaliers assurent le service de liaison par coureurs, à pied ou montés, dans la région du fort de Brimont.

La Lorraine, mai-août — Le 30, embarquement pour Charmes (Meurthe-et-Moselle) : Le groupe est au service de la Division qui tient le secteur d'Einville où les mitrailleuses du 1er Dragons furent utilement employées. Au mois d'août la Division quitte cette partie de la Lorraine.

Verdun, octobre-novembre. - Elle occupe en octobre et novembre des positions devant Verdun se servant toujours de ses cavaliers comme coureurs.

Le 11 novembre, le 2è Escadron est cité à l'ordre de la 37e D. I. : « Du 3 octobre au 5 novembre 1917, dans un secteur très agité, sous le commandement du capitaine de Kergorlay, a rempli sa mission de liaison à pied avec un superbe entrain, une régularité parfaite, une bravoure et un dévouement à toute épreuve. Avait déjà rempli aussi brillamment cette mission pénible et périlleuse, dans le secteur de Douaumont en novembre 1916 et aux attaques de décembre 1916 et avril 1917. »

Le 22 novembre nous retrouvons les coureurs des escadrons encore sur la brèche dans le même secteur de Verdun, vers Bras. Ils assurent toujours le même service à la nouvelle attaque du 25 novembre où la Division arriva jusqu'à Samogneux.

Le mois de décembre se passe en étapes ; le groupe se dirige sur Bar-sur-Aube, puis sur le camp de Darnay, près d'Épinal.

1918

Lorraine, janvier-février — A la fin de janvier la Division emploie ses cavaliers dans le secteur de Custine.

Le 26 février le groupe est cité à l'ordre de la Division n° 2941 :

« Cavalerie divisionnaire de la 37^e D. I. pendant plus d'un an et demi, sous le commandement du chef d'escadrons de la Boulaye et des capitaines de Marancourt et de Kergorlay a participé à toutes les opérations de la Division, a rendu les plus signalés services, accomplissant avec une bravoure et une abnégation à citer en exemple, les missions les plus pénibles et les plus utiles, en même temps que périlleuses. Troupe d'élite aussi bien par sa valeur militaire que par sa belle et confiante discipline et son sentiment très vif et très élevé du devoir. ».

Le groupe est embarqué à Nancy et débarqué à Évreux où le régiment est regroupé sous le commandement du colonel Parison, jusqu'en avril, date où les 1^{er} et 2^e Escadrons sont remis à la disposition de la 37^e D. I.

La Somme, avril-mai-juin-juillet. — À la fin d'avril, nos escadrons sont en ligne au sud d'Amiens, en avant de Boves et Cagny, où les Allemands essayent, mais en vain de percer. C'est sur ces positions que le groupe apprend la victoire du 18 juillet et que tous attendent l'heure de marcher de l'avant. Le 7 août elle sonne. Nos dragons sont maintenant en selle ; c'est sur leurs bons chevaux, qu'on les voit, à présent, galoper de tous côtés, se débrouiller à porter à l'artillerie les renseignements indispensables à l'avance de l'infanterie pousser des patrouilles en avant des fantassins en marche, et cela malgré-le terrain parsemé de trous d'obus et de fils de fer barbelés.

Le 9 août, le groupe traverse le bois-de Moreuil, illustré par la défense héroïque des cavaliers à pied, et bivouaque à Fresnoy.

Le 12, il se lance à la poursuite du Boche.

L'escadron Kergorlay, malgré des feux de mitrailleuses met pied à terre et attaque des éléments ennemis près d'Andèchy. Après un combat de plusieurs heures, il peut progresser de plus d'un kilomètre. Le 2^e Escadron du groupe vient à la rescousse et le soir nos fantassins venaient les remplacer sur les anciennes lignes de tranchées devant Villers-les-Roye où le boche avait organisé une défense très sérieuse. Le groupe avait eu dix blessés dans la journée.

Noyon, attaque du 27 août. Le 27 août, la 37^e D. I. attaque à Mont-Renaud ; Noyon est pris. Elle continue, reprend l'attaque sur le Mont Saint-Siméon et les hauteurs à l'est de Noyon, positions fortement tenues. Ce massif est pris le 31.

- Le 4 septembre, la Division attaque toujours en direction de la route Noyon-La Fère.

Poursuite. — Le lieutenant Gondart fait avec son peloton une reconnaissance des plus hardies. Il trouve Babœuf occupé, le tourne par le Sud, attaque des éléments ennemis au château d'Estoy où il reste en observation. Le dragon Ferrier se fit bravement tuer dans cette journée. Cinq autres reconnaissances sont envoyées sur divers points et rapportent des renseignements précieux. La Division s'est emparée de Babœuf, Mondescourt et la Bretelle.

Chauny. - Le 5, continuation de la poursuite dans la direction de Chauny. Le 6, le lieutenant Charlois pousse vigoureusement jusqu'à Vouel faisant des prisonniers. Le Division atteint Chauny.

Tergnier. - Le groupe reconnaît offensivement Villequier-Aumont, sérieusement tenu par les Allemands. Le 7, nos patrouilles et nos reconnaissances sont poussées jusqu'au canal Crozat où elles sont accueillies par de violents feux de mitrailleuses. Le 8, la Division tient Fargniers. Les cavaliers vont

reconnaître la direction de La Fère. La patrouille de l'adjudant Dureuil envoyée sur Travecey, dépasse les avant-postes boches de près d'un kilomètre et rapporte au commandement des indications précises.

La Fère. - La Division stoppe sur les bords du canal de l'Oise, vers Travecey, réalisant depuis le 28 août une avance de plus de 30 kilomètres, malgré des combats incessants.

Le 12, tous les éléments sont relevés et envoyés dans la région de Compiègne.

La Serre, octobre. - Le 14, la Division se rapproche de la Serre au nord de laquelle la bataille est particulièrement violente, car c'est là la charnière de la défense allemande.

La Division s'engage le 27 octobre et avance pied à pied malgré une réaction ennemie opiniâtre. Elle s'empare de Chevresis, Monceau, Laudifay, et, le 5 novembre, du point extrêmement important de la Hérie-la-Vièville. À partir de ce moment, la poursuite recommence. Nos patrouilles s'élancent. Le 5 au soir, elles dépassent Colonfay qui était l'objectif, talonnant sans répit les arrière-gardes allemandes et les attaquant à chaque occasion.

Vervins, novembre. - Le 6, elles sont à Etréaupont, à 12 kilomètres d'Hirson, à Fontaine-les-Vervins. La reconnaissance du lieutenant de Lorgeril, arrivant à peu de distance de cette localité, est reçue à coup de fusil par une arrière-garde ennemie. Le cavalier Soulard, éclaireur de pointe, chargé sur ce groupe sans hésitation, transperce un boche de son sabre, et le reste de la patrouille, suivant son exemple, fait prisonniers sept fantassins allemands dont trois blessés au cours du combat.

Le 7, nos patrouilles passent le Thon par des moyens de fortune. Celle du lieutenant Gonnet fait des prisonniers, mais Ohis et les faubourgs d'Hirson sont tenus par des mitrailleuses.

Hirson. - Le 8, la 37^e D. I. attaque Hirson fortement défendu, grâce à sa disposition entre l'Oise et le Gland. Elle s'en empare dans la soirée. Et le 9, nos patrouilles sillonnent la forêt de Saint-Michel, arrivant à 3 kilomètres de la frontière franco-belge. Elle est, quelques heures après, atteinte à Macquenoise malgré les feux de mitrailleuses qu'essuie la reconnaissance du lieutenant Gonnet, puis dépassée largement. Les Allemands ont barré tous les chemins de la forêt de Saint-Michel par des abattis d'arbres qui n'arrêtent pas l'ardeur de nos cavaliers à chasser l'ennemi du sol de la France.

Chimay. — Le 10, le groupe se porte sur Chimay par Seloignes. Le village est sérieusement tenu ; nos dragons l'attaquent en attendant l'aide de leur infanterie.

Le 11, la poursuite continue. Le lieutenant Saulnier bousculant une arrière-garde, s'empare de six minenwerfers et de leurs servants. À 11 heures, tous s'arrêtent. C'est l'heure de la **VICTOIRE**. Elle trouve nos cavaliers du 1^{er} Dragons à Baileux à 6 kilomètres à l'est de Chimay (Belgique).

2^e GROUPE

3^e ET 4^e ESCADRONS

COMPOSITION

État-Major

SOUVILLE, chef d'escadrons, commandant le groupe.
BORELLY, lieutenant, commandant la section de mitrailleuses.
BOUBÉE, médecin aide-major de 1^{ère} classe, réserve.
MAZILLE, vétérinaire aide-major de 2^e classe. Réserve

3^e Escadron

KRIER, capitaine commandant.
PLANTAZ, lieutenant.
MALLET, lieutenant de réserve.

Le MAUFF, sous-lieutenant de réserve.
PAGNIER, sous-lieutenant d'activé.

4^e Escadron

de VAULCHIER, capitaine commandant.
ANCELET, lieutenant de réserve.
CHAPEL, lieutenant d'active.
JOBIN, lieutenant d'active.

3^e ESCADRON

Cet escadron, à la dissolution du régiment, fut affecté à la 59^e D. I. Il quitte cette division à la suite de la circulaire du 10 juillet regroupant les escadrons 3, et 4 sous les ordres du commandant Parisot. À son départ de la 59^e D. I. il a reçu l'adieu suivant du général Lebel :

« Le 3^e escadron du 1^{er} Dragons qui vient d'être rattaché à une autre unité, appartenait à la Division depuis septembre 1916. Il a tenu avec elle les tranchées en Lorraine et sur les Hauts-de-Meuse ; employé à des missions particulières telles que celles de coureurs ou dans les détachements d'élite, ses cavaliers ont partout montré l'allant de leur arme et un zèle des plus méritoires.

Le général leur exprime à tous, officiers et cavaliers, le regret de se séparer d'eux et leur adresse au nom de la Division ses meilleurs souhaits. »

4^e ESCADRON

Capitaine de Vaulchier.

Cet escadron fut mis à la disposition de la 163^e D. I. (général Bordeaux).

Les Éparges, mai-juin. — Du mois de mars au 18 juin les cavaliers tinrent sans interruption un secteur très agité en avant des Éparges. Le petit poste 42 qu'ils occupaient, assez isolé des lignes, était l'objet d'attaques fréquentes de la part des boches. Dix attaques sur ce poste furent repoussées victorieusement par nos cavaliers.

Ils prirent part avec l'infanterie à cinq coups de mains sur les lignes ennemies, recueillant dans leur séjour aux Éparges vingt citations à l'ordre de la Division ou de la brigade. En juillet, nos hommes servent d'observateurs et de coureurs dans le massif de Moronvillers, secteur si constamment mouvementé. Au 30 juillet, le général de Division fait paraître l'ordre suivant :

« Au moment où le 4^e Escadron du 1^{er} Dragons quitte la 163^e D. I., le général est heureux d'adresser à cette belle troupe, brave, énergique, disciplinée, bien en main, à son capitaine commandant, le capitaine de Vaulchier, à ses officiers et à ses cavaliers le salut et les vœux de ceux qui ont été leurs compagnons d'armes. Le 4^e Escadron du 1^{er} Dragons a montré les qualités de bravoure au feu, de dévouement à la patrie, d'obéissance parfaite à ses chefs, qui classent une troupe parmi les meilleures.

Partout il rendra les plus glorieux services et fera heureusement sentir à notre ennemi exécré tantôt la précision de ses carabines, tantôt l'adresse de nos cavaliers, et il faut l'espérer aussi la pointe de ses sabres. »

GROUPE PARISOT

3^e et 4^e Escadrons

Affectés à la 48^e Division d'Infanterie.

1918

Verdun. — Pendant tout le mois de décembre 1917 qui sera agité dans ce secteur de Verdun, le groupe tient les tranchées vers Régnéville et Cumières sur les bords même de la Meuse, maintenant intégralement ses positions souvent attaquées.

Le groupe qui se trouvait en Lorraine est embarquée le 27 février pour Évreux où se rassemblent les quatre escadrons. Mais le 4 avril il est remis à la disposition de la 48^e D. I. Dès le 25 avril nos hommes tiennent

les bords de l'Ailette vers Pont-Saint-Mard. Le 16 mai, le groupe embarque pour Hesdin où la Division doit prêter main forte aux Anglais.

Mais le 4 juin, nouvel embarquement pour Betz (Oise).

Plateau de Saint-Maur, 11 juin. — Le 11, la 18^e D. I. prend part à la fameuse contre-offensive du général Mangin sur le plateau de Saint-Maur, avançant de 7 kilomètres, faisant de nombreux prisonniers et atteignant la grande route de Roye à Compiègne.

Le groupe coopère à l'attaque en assurant toutes les liaisons et en organisant et tenant les positions de soutien malgré un violent bombardement.

Deux reconnaissances furent hardiment poussées par les maréchaux des logis Lebois et Galopin. Perte de la journée : 4 blessés, 1 tué.

Villers-Hélon, 18 juillet. — C'est des lisières est de la forêt de Villers-Cotterêts que la 48^e D. I. se lance à l'attaque du 18 juillet. Elle s'empare du Catifet, de Douâtre, de Violaines, de Villers-Hélon et Blanzly. Les cavaliers, à cheval cette fois, poussent des reconnaissances en avant de l'infanterie dès que la progression est commencée ; signalant les nids de résistance et raflant des prisonniers.

La Division est relevée le 21. Pertes du groupe : 6 blessés.

L'Ailette, Blérancourt, août. — Le 20 août, la 48^e D. I. attaque et enlève le ravin de Nampcel et le plateau dominant la vallée de l'Ailette.

La bataille se poursuit jusqu'à la fin du mois. Deux pelotons servent de coureurs à pied ou à cheval suivant les circonstances. Le 21, le lieutenant Masquelin et le sous-lieutenant Gourmelen font des reconnaissances loin en avant de l'infanterie. Le 22, Blérancourt est pris ; nos patrouilles talonnent le boche jusque Besné, Saint-Paul-au-Bois, et le 23, jusqu'à l'Ailette.

Pertes : 1 tué et 6 blessés.

La Champagne, septembre : — Vers la fin de septembre la Division participe aux attaques qui dégagèrent complètement notre front de Champagne. Le 12 octobre, le lieutenant de Castellane traverse le premier l'Aisne, pour reconnaître les emplacements ennemis.

La 48^e D. I. est relevée. Mais quelques jours après elle repart de nouveau pour participer aux derniers combats. L'armistice est signé et trouve notre groupe dans les Ardennes, vers Le Chesne.

1919

Le 1^{er} mars 1919, le 1^{er} Régiment de Dragons est reconstitué. Le colonel Soulé en a le commandement. Le régiment fait de l'occupation dans la région de Wiesbaden, ayant un escadron, détaché à Idstein.

La paix est signée le 23 juin.

Le régiment est dissous le 12 juillet.

Liste des tués et disparus

TUÉS.

BAYOL, André-Victor sous-lieutenant, 1914, à Longuyon. — DE COURBERTIN, Frédy, sous-lieutenant, 1914, à Malo-les-Bains. — DELANNEAU, Maurice, sous-lieutenant, 1914, à Saint-Eloi (Belgique). - GAMOMET, Maurice, capitaine, 1918, à Fère-en-Tardenois. — MAUREL, Henri, sous-lieutenant, 1914, à Hautfontaine. — SARTOUT, Léonard, capitaine, 1914, à Bœsinghe (Belgique). — TINEL, Stanislas, 1918, à Fleuris-les-Auchais. — ALLEMAND, François, 2e cl. 1914, à Vitry-la-Ville. — AUDIC, Jean, 2e cl. 1915, à Couchy. — ARGOUD, Albert, maréchal-des-logis, 1915, à Bally. — BACLE, Abel, 1re 1915, à Tahure — BEGNAÛD., Gustave, 2e cl. 1915, à Remy-sur-Bussy. - BOILEAU, Georges, 2e cl. 1915, à la Fosse-Calonne. — BELFAIS, Henri, 2e cl. 1918, à Moulin-sur-Touvent. — BONNIN, Lucien, 2e cl. 1914, à Marquet. — BONNOTTE, Alphonse, 2e cl. 1914, à Bœsinghe (Belgique). — BOURHIS, Pierre, 2e cl. 1918, à Cuisy-en-Almont. - BRADOL, Hervé, 1re cl. 1918, à la côte 117, sud-ouest de Belloy. - CADUDAL, Joseph, 2e cl. 1916, à Forêt de Paroy. — CALLUMEAU, Gaston, 2e cl. 1915, au Tronc-Bicot. — CHALET, Charles, maréchal-des-logis, 1915, au Tronc-Bicot. — CORBERY, Georges, brigadier ; 1916, en forêt de Paroy. — COURAULT, Francis, brigadier, Villers-Bretonneux. — DESFOUX, Roger, 2e cl. 1914, à Boesinghe. — EDMOND, Edme, 2e cl. 1915, à Saint-Pierre-de-Bitry. - FAVREAU, Pierre, 1915, au Tronc-Bicot. — FEVRIER, Auguste, 1re cl. 1918, à la Rosière. — FÉVRE, Adrien, 1914, à Bœsinghe. — FONTY, Joseph, brigadier, 1917, lieu inconnu. -FORTE, Yves, 2e cl. 1914, à Hautfontaine. - GRALL, Olivier, 2e cl. 1915, Champagne. - GUILLANNET, Jean, 2e cl. 1918, Ambulance 226. —HANGUET, brigadier, 1917, à Soubène-la-Grande. — GUILLEMAND, Ange, 2e cl. 1916, à Douaumont. — HERMELIN, Camille, maréchal-des-logis, 1914 ; à Saint-Eloi. — HÉRY, François, brigadier, 1917, à Bois des Chevaliers. — LARTIGUAU, Martin, 2e cl. 1916 à lieu inconnu. — LAURENT, Louis, 2e cl. 1918, à hôpital 11/1 S. P. 164. — LE GOVIC, Joseph, 2e cl., 1915, à Verrue.— MER, Jean, 2e cl., 1914, à Chauny. - MICHAUD, Paul, 2e cl. 1914, à Thin-le-Moutier. - NÉA, Yves, 1914, à Moulin-sur-Touvent. — PAUTRÉ, Maurice, brigadier, 1916, à Fleury près de Douaumont. — PERREAU, René, 2e cl. 1915, au Tronc-Bicot. — POTEL, Jules, 2e cl. 1916, à Maison-Brûlée. — POULIGUEN, Jacques, 2e cl. 1914, à Vic-sur-Aisne. — POURE, Gaston, brigadier, 1917, à lieu inconnu. — RÉVAUX, Roger, 2e cl. 1915, à Tahure. — RINNERT, Georges, 2e cl. 1915, à Tahure — VASSART, Édouard, 2e cl. 1916, à Mortagne. — TRIOLET, Georges, brigadier, 1915, à Suippes. — VITTECOQ, Émile, 2e cl. 1915, à Couchy-les-Pots. — CAVOIT, Félicien, 1916, hôpital mixte de Lunéville. — CHARLOT, Adolphe, 2e cl, 1918, à Coulommiers. — CINTRACT, Maurice, 2e cl. 1916, hôpital 102, Lunéville. — CRÉACH, Joseph, 2e cl. 1017, Ambulance 3/7. — DUMAS, André, brigadier, 1914, à Sorbey. — DUMOULIN, Henri, 2e cl. 1917, hôpital de Bar-le-Duc. — GUIBLOIS, Marcel, maréchal-des-logis, 1914, à Pin (Belgique). - LOISIER, Louis, 2e cl. 1918, à Ambulance 2/154. — Roux, Henri, 2e cl. 1918, à Ambulance 226. — ALBERT, Valentin, 2e cl. 1917, à Épernay, hôpital n° 34. — LEFÈVRE, Alcide, 2e cl. 1917, hôpital mixte de Montargis.

DISPARUS.

ARROUET, Édouard, maréchal-des-logis, 1914, à Moulin-sous- Touvent. — DURIVAUULT, Charles, 2e cl. à Moulin-sous-Touvent. — FORMET, René, 2e cl. 1914, à Thin-le-Moutier. LAGADEC, Alexis, brigadier, 1914, à Thin-le-Moutier. — LEBEAU, Constant, 2e cl. 1914, à Beugny. — Roy, Alphonse, 2e cl. 1914 à Beugny. — QUIVIGIER, François, 2e cl. 1914, à Moulin-sous-Touvent.

Citations obtenues**Par les Officiers du 1^{er} Régiment de Dragons****Citations à l'Armée.**

BAYOL - BARUTEAU - CHARLOIS - GONDARD - MOELLO - BAYOL

Citations au Corps d'Armée.

de LORGEHIL - MEYER - de VAULCHIER - JOURDA de VAUX de FOLLETIER.

Citations à la Division.

LAPONITE - BOSSUT - FREDY de COURBERTIN - EMÉ de MARCIEU - CHARLOIS - GONDARD - GONNET-CHARLOIS - de MONTERGON - SAUNIER - DEVISMES - de KERGORLAY - de BRECEY - de NIORT - SCHMIDT - GONNET.

Citation d la Brigade.

LE MAUFF - PARI SOT.

Citations au Régiment.

MASNET-ROYER de MARANCOURT - de BOISGELIN - de VAULCHIER - DOMET de MONT - BROSSAT - SAULNIER - de KERGORLAY - AUDRÉ - BOSSUT - PASTOUREL - MÉRAT - ROSSIGNOL LE Duc - BOUBÉE - BOSSUT - SARTOUT - BARUTEAU - ROSSIGNOL de GUINEBOULT - NIVIÈRE - RENOUARD - KISS de NEMESKER NIVIÈRE - de GRIFFOLET - ROULLET - MÉGNOT - PLANTAZ SAINT-MAUR - NICOLAS - PELTIER - DOISY - FRIZOU - CARTIER de LORGERIL - de BRÉCY - BOUBÉE - CAUTRON - RENOUARD - HOUDAILLE - de ROBIEN - CHAPEL - MALLET - BOUBÉE - de BEAUREGARD - de NIORT - MÉRAT.

Citations obtenues par les Sous-Officiers du 1^{er} Régiment de Dragons**Citations au Corps d'Armée**

DUREUIL - VINCENT - GUY.

Citations à la Division

BOSSUT LE MAUFF - MARTIN - LAURENT - VINCENT - DUVAL BOIRON - CHAIGNEAU - MERCIER - TAILLEFER LELU •- TAILLEFER LUGAN - DESCHESNES.

Citations à la Brigade

LELU - PICHOT - CHAIGNEAU - PICHOT - CHAUVAT - ARNAUD.

Citations au Régiment

PARTIN - PATOT - PAUW - COLLIN - DUREUIL - GUY - LEMOULT - DEVELAY - GAUTIER - CHALET - TREMBLEAU - GENDREAU GIRARDOT - LEMOULT - BOCCA - DROY - FRANÇOIS MERCIER - CHARLOIS - CHARBONNEAU - de LORGERIL - PELLOQUIN - BASTARD - SERVANIN - VANCREAU - MOOS - LELU - BOIRON - FLEURY SEITIVAUX - BEAUMONT - ROUE - CHEFPRIER - BRUEL -- LACROIX VERMILLARD - MARBOUTY - ARGOUD - CHALET - NICOLAS.

Citations obtenues par les Brigadiers et Cavaliers du 1^{er} Régiment de Dragons

Citations à l'Armée.

CINTRAT - CAVOJT - COURAULT - MONTFORT.

Citations au Corps d'Armée.

LIBAULT - MALABŒUF - MÉTAIS - LAVALOU - BELFAIS.

Citations à la Division.

CAULLIER - MOUILLERON - RICUORT - CHARPENTIER - MIGNOT - GIFFARD - BOIVIN — SALOU - LECLERC - CADUDEC - DOLATTIROT - DUMOULIN - BILLIEN - DURAND - COUBEYRE – GUILLOT - DOUARÉ - COURAULT - BOURCHON - ETIENNE - OUVRAD - SOUDARD - AUGU - BAQUE - SOULARD - GUÉRIN - DAVID - MAURICE PUMOULIN - FERRIER - HERVÉ - LAURENT - REDIEN - TIROT SPULARD - MERISIER - de BOUILLE - LE SAUX - BRIAND - BERTHELOT - JACQUET - BOUYER - AUGIER - PAUL - SACRÉ - LE BAIL LE SELLIN—GERFAUD.

Citations à la Brigade.

LOMBARD - COURAULT - FOULON - BOUTIN - ROUE - RKDIËN COMBE& - TASSIER - ARRAULT - GERFAUD - HENRY - CADUDAL MALABUUF - POUSSIÈRE - WIRTZ - NARGEOT - GOVILLE - TAVERNIER - BALLEST - BUREAU - BERTHEAU - HOCHET - PESNEAU ROUITLOJ - PERRIN - COURTOIS - AUGY - GUILLOUX - BOUTIN MOUSSET.

Citations au Régiment.

CAMUS - FESSENNEMEYER - NOAILLES - VEZINET - LEMANGEAIS - BR-ON - LE MOULT - DRILLEUX - CHARBONNEAU - DELAVAUUX - PANTRAS - LECADEC - HOUEIX - GERVAIS - FOLLIOLET PASQUIER - ROUALT - MEUNIER - AUDIC - ARRAULT - de MONCOURT - CORBERY - LESAUNIER - SCHMIDT - MEZIERES – VOBET - DESCHESNES - DUMARD - BOULE - MARCOUX - RAVION - BARBARIN - SÉGUIN - BREGEVAL - JEAN - BALLAY - REVAUX – MASSÉ - MARCEAU - MOUGIN - BOURHIS - CARVAL - BARBILLON - LE GUERROUE - GUYADEZ - TOURNAFOUD - HENRY - BLONDEAU - AUBERT - BECEZAY - AUDE - BIBALLER - RABOUAN - LE SELLIN - BOIZARD – BOLOU – COCHE – LABUZAN – GRUGEON – BOISSEAU –BOUIN – RAGOT – MABILAIS – METAYER - CHEVALIER - PRUDHOMME - DELEVAUX - RAGOT - BALLENDENT - PERREAU - CIFIERRE POTEL- CHIRON - - TRIOLET – HOUICX - CADUDAL – DUCOIN - BOUTIN - GERMAIN - GUILLEMAUD - DERRIEN – NAUDIÈRE - PORTE - AMANDOLA - PRIGEANT - LARTIGAU - COLIN – AMANDOLA - PAUTRE - BERNON – COLIN – LOMBARD - GALLON – FOULEY - BRINGER - NAUTIER - MEUNIER - DUVAL - LE GALL – GIRAUDET - JUGUET - BRILLET - BILARD - FERRAUD - MEUNIER - MARCEAU - ROCHE - NOUDE - - BACCAVIN - LAITOT - ARRAULT - RAMEAU MERCEY - MOREUL - DILLASER - PETITFEZ - GUILLOUX - MONTIGAUD - MEVEL - FAVREAU - COZIEN – QUETIN – CLAUDET - DU BAUDIEZ - POUVREAU – BRUNET - NOININ - COUELLO - LE MAIRE - LE BARS - LE GALL - NADOT - DELAMARE – DUFOUR - BEDEZ - BEDOT - DETHIRE - TRIHOREAU - FAIRINEAU - BARTHON – WAGNER – THOMAS – MARTIN – MORHAN – PICHOT – BRIENT – CLOAREC – CORNIC – CHAPALAIN – DERRIEN – CHEVALLIER – JEGAT – DANIEL – MARHIC – JOSSU – LE LIEVRE – MICHOT – PICARD – BEAUJALT – DUVAL – LE ROUX – BONNET – ROUILLON – LEMASLE - CIFIERRE - PICAUD - BOILEAU - VIVIER – LABROUSSE - BOULIC - RIVIER - VANDEKERKHOVE – JOALLAND – BOULMIER –BRIERE – BARDEAU – PAYEN – POIRIER - BERTHELOT - DULAU - BLANCHARD - PERON - DUFOUR - NEUVILLE – BRISSON – LEGRAND - CROIZÉ - DUPAS – DIMNA - PROUFF - BROUSTAL - GRAND - THORAVAL – CAROFF - CARNOT - FLEMONT - RAOULT - BONET – SALIN - ARNAULT - JAUFFRINEAU – GOURREAU – BALANCE – SINON - LOISIER - BOISGONTIER - GONFREVILLE – BOUNOTTE – DESFOUX - TICHEYRE - de BEAUVAIS - DEVOIR - JOLY - RIANI – MORISSON – HAUSER – BRADOL – LE QUERRE – VALLET – BOUVIER – TRIOLET - GUILLAMET – BONIN – MICHAUD – POURBE – ALLEMAND – EDMON – REVAUX – COLLUMEAU – FAVREAU – GRALL – BACLE – REGNAUD – RIMERT – VITTECOQ – FORTE – NEA – LE GOVIC - MER - POULIGUEN - CHAUVIN.

2^{ème} PARTIE

LA CAVALERIE FRANÇAISE DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Le but de cet article n'est pas de réhabiliter l'action de la cavalerie durant ce conflit, mais de revenir sur l'idée de la Grande Guerre comme fossoyeuse de la cavalerie, celle d'une guerre moderne qui aurait montré l'inadaptation d'une arme archaïque. La Première Guerre mondiale n'est-elle pas une guerre de position quand la cavalerie est l'arme de la guerre de mouvement ? N'est-elle pas le conflit de la puissance de feu industrielle qui oblige les soldats à s'enfouir dans la boue, quand les cavaliers revendiquent légèreté, mobilité et combat au sabre ? N'est-elle pas la guerre de la modernité, celle des avions et des tanks, quand la cavalerie revendique l'héritage des chevaliers du Moyen Âge ? N'est-elle pas simplement la guerre de la machine quand la cavalerie préfère encore l'animal ?

Il serait vain et faux d'affirmer que la position de la cavalerie dans l'armée française s'est consolidée durant le conflit, que la cavalerie montée est devenue un élément central des dispositifs militaires français. De 1914 à 1918, le nombre d'unités et les effectifs de la cavalerie française ne cessent de diminuer pour ne représenter qu'une part infime de l'armée française. Comment la dissolution d'une grande partie de la cavalerie s'est-elle déroulée ? Quelles stratégies ont été mises en œuvre et quelles furent les résistances ? Cependant, si la notion de disparition importe grandement à l'historien, celle de transformation est tout aussi importante. Comment s'est-elle adaptée au conflit ? La Grande Guerre a-t-elle rendu la cavalerie moderne ou obsolète ?

Une guerre de mouvement qui enterre la cavalerie

À la mobilisation, en août 1914, l'idée de guerre courte prédomine dans les états-majors. Elle implique une guerre de mouvement offensive. Comme le rappelle le capitaine Gazin, la doctrine de guerre française est de vouloir « réaliser la surprise par la mise en jeu d'un produit de trois facteurs : violence, vitesse, masse ». Dans cette doctrine, la cavalerie demeure un élément essentiel car elle est l'arme la plus rapide de l'armée. De plus, si ces unités sont regroupées en terrain dégagé, elle peut donner l'effet de masse et, par le choc, celui de violence.

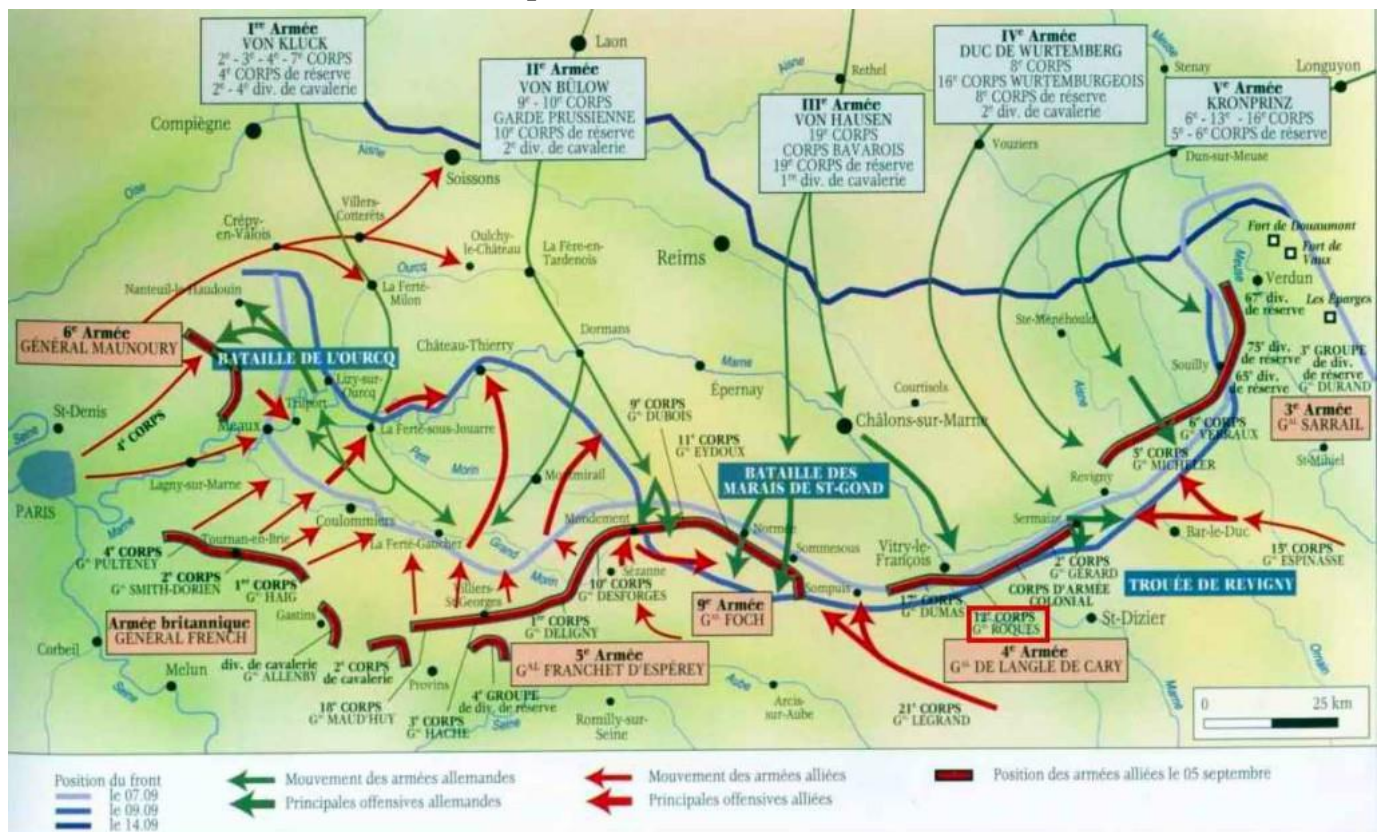
L'ambiguïté qui régnait parfois sur le véritable usage de la cavalerie n'empêche pas la réalité de son utilité pour différents types d'opérations aux yeux du commandement français. Aussi, à la mobilisation en août 1914, se retrouve-t-elle en nombre important sur le front occidental, puisque l'on compte 91 000 cavaliers, dont 9 500 d'Afrique, et 100 200 chevaux dans les premiers jours de la mobilisation, en août 1914. Ces cavaliers forment 10 divisions de cavalerie auxquelles il faut rajouter 21 régiments de corps affectés à des unités d'autres armes. Il faut aussi compter les escadrons affectés aux divisions territoriales, aux services de l'arrière, les pelotons d'escorte et les éclaireurs montés d'infanterie. Ces chiffres rapportés à l'ensemble des 72 divisions dont disposait le général en chef au début de la guerre montre l'importance de la cavalerie au sein de l'armée française.

Très rapidement, elle doit remplir de nombreuses tâches. La cavalerie assure d'abord son rôle de couverture en protégeant la concentration et la constitution des différentes armées mobilisées sur le front du Nord-Est. Il s'agit de prévenir, par la mobilité de ses unités, toute incursion allemande qui viendrait perturber et gêner la mise en place de l'armée française aux frontières du nord et de l'est. Mais il ne s'agit pas seulement d'attendre l'avancée des troupes allemandes : des divisions sont constituées en corps dirigé par le général Sordet afin de tenter une manœuvre d'exploration. Le corps Sordet passe la frontière belge le 6 août mais, malgré ses marches forcées, il est contraint, le 15 du même mois, de repasser la Meuse sans avoir réussi à monter une action offensive. Les Allemands refusent clairement le combat classique de cavalerie, et opposent aux unités du général Sordet un feu auquel le peu d'armement des cavaliers français ne peut s'opposer. Certes les rapports de l'état-major font état de troupes de cavalerie française qui, face à la cavalerie adverse, prennent « nettement l'avantage à l'arme blanche ». Mais ils ajoutent – mention importante – que les Allemands refusent

le combat de cavalerie et préfèrent « le feu de leurs soutiens et de leurs cyclistes ». Les cavaliers français stigmatisent, non sans mépris, le refus allemand du combat loyal et honnête de la cavalerie au sabre pour se réfugier derrière la modernité du feu. L'armée allemande ne fait qu'anticiper ce qui sera le rôle de la cavalerie durant la guerre : fin du choc décisif des troupes de cavalerie et efficacité de celle-ci, uniquement si elle est appuyée par des troupes importantes à pied, et surtout si elle possède une véritable puissance de feu. Et c'est sans doute cette faiblesse de feu qui explique que le corps de cavalerie du général Sordet a été incapable de freiner l'avancée allemande de l'été 1914, tout comme d'ailleurs les divisions restées en couverture.

Face à cette avancée, c'est le rôle de liaison assuré par la cavalerie qui est mis en valeur. En Lorraine notamment, « les grandes unités de cavalerie rattachées aux I^{re} et II^{es} armées ont joué un rôle particulièrement important, en assurant la liaison des armées, orientées à partir du 17 août dans des directions divergentes, en protégeant leurs flancs découverts, en s'efforçant de ralentir la poursuite de l'ennemi ».

Bataille de la Marne – 6 au 14 septembre 1914



Dans la contre-offensive que mène Joffre, à partir du 6 septembre, les dix divisions permettent de relier les différentes armées opposées à l'adversaire. La cavalerie, par sa mobilité, lutte ainsi pour éviter les décrochages au sein de la ligne de front. Une fois la victoire certaine, l'état-major français cherche à utiliser la cavalerie dans son rôle d'exploitation afin de gêner la retraite allemande et d'essayer d'ouvrir des brèches dans les lignes allemandes en recul. La 5^{ème} division de cavalerie tente ainsi de gêner les communications de la 1^{ère} armée allemande, un corps de cavalerie est constitué sur l'Aisne pour se lancer à sa poursuite, mais l'épuisement des troupes de cavalerie et le manque flagrant d'appuis de l'infanterie pour exploiter les possibles brèches, rendent inefficaces cette tentative d'exploitation offensive du recul allemand. De plus, « le repli de l'ennemi, méthodiquement exécuté à l'est et au centre, n'offre aux divisions de la cavalerie que des possibilités limitées d'exploitation ». Le 14 septembre, le commandement en chef cesse la poursuite générale.

Dans la course à la mer qui s'engage alors, la cavalerie retrouve son rôle de couverture, en protégeant notamment les unités anglaises qui débarquent. Face à l'impossibilité de rompre les lignes adverses, chaque armée cherche à gagner l'autre de vitesse afin de pouvoir l'envelopper. Dans ces manœuvres d'aile successives, le centre de gravité des combats se déplace constamment vers le Nord, sans qu'aucune des armées

ne parvienne à déséquilibrer l'autre. Pendant cette nouvelle phase de guerre de mouvement, la cavalerie profite des espaces libres pour retrouver son rôle d'exploration et d'observation afin de guetter les moindres points faibles de l'armée adverse. Mais l'accumulation des fatigues de campagne depuis le début du mois d'août ne lui permet pas d'être décisive. Alors que la course à la mer aurait pu apparaître rétrospectivement comme le dernier acte d'une guerre de mouvement dans laquelle la cavalerie se serait illustrée par des qualités offensives, elle est surtout la première campagne de la guerre où elle doit s'enterrer. En effet, dans ces débordements incessants, la cavalerie est aux avant-postes et doit tenir les positions qu'elle occupe la première en attendant l'arrivée des autres armes. Lors de la 1^{re} bataille de l'Yser, pour la première fois, les cavaliers s'enterrent tout en subissant de fortes pertes car ils ne possèdent pas un armement suffisant et adapté. Les cavaliers sont préparés à une guerre de mouvement, ils ne le sont donc pas pour tenir une position qui nécessiterait une puissance de feu plus appropriée. Les unités manquent d'escadrons à pied, de pelotons de cyclistes, de mitrailleuses et d'artillerie. L'armement est également sommaire pour tenir une position face au feu ennemi : les cavaliers ne possèdent qu'une simple carabine et seulement 96 cartouches. En 1914, la cavalerie n'est pas une arme pour défendre une position, elle reste une arme de mouvement.

De l'exploration en Belgique à la course à la mer, en passant par la bataille des frontières, les cavaliers furent sans doute les premiers à subir profondément ce que le colonel Jean Defrasne diagnostique pour le 17^e corps d'armée à la fin août, c'est-à-dire « le sentiment d'impuissance dans la défense et la riposte ». Ayant subi leur impréparation à la guerre de mouvement, ils vont désormais subir l'inadéquation fondamentale de leur arme à la guerre de position. La cavalerie a passé son tour sans avoir réussi à être décisive.

La dissolution de la cavalerie

La stabilisation du front et l'enterrement dans les tranchées dès l'automne 1914 ne marquent pas le début d'une politique de suppression des unités de cavalerie. En effet, c'est à l'automne 1915 que la cavalerie compte le plus grand nombre d'unités : 718 escadrons, contre 545 en août 1914. Cette préservation et même l'augmentation des unités de cavalerie peuvent s'expliquer par la croyance de Joffre en une offensive décisive. C'est dans cet état d'esprit qu'est lancée l'offensive de Champagne en septembre 1915. Elle a pour but de rompre le front et de reprendre la guerre de mouvement. Or, dans le cas où celle-ci devait reprendre, la cavalerie aurait tout son rôle à jouer, afin d'exploiter la percée et de harceler la retraite allemande. Le grand quartier général maintient donc l'importance numérique de la cavalerie.

Mais les échecs des offensives de 1915, la décision d'ouvrir de nouveaux fronts et la guerre d'usure menée par les Allemands autour de Verdun en 1916 vont marquer le début d'une politique qui va radicalement la transformer. De la fin de 1915 à 1918, unités et effectifs de la cavalerie sont considérablement réduits. La configuration statique du front occidental, liée au problème récurrent du nombre d'hommes disponibles, explique en grande partie la suppression des unités et le transfert de cavaliers vers d'autres armes. Déjà, à l'automne 1915, la constitution de la cavalerie de l'armée d'Orient ne se fait pas par la création de nouvelles unités mais par un prélèvement sur celles du front nord-est. Toujours à l'automne, la politique de suppression commence. Le 11 novembre, Joffre réduit la dotation des divisions d'infanterie et de la territoriale. Quarante-huit escadrons sont ainsi supprimés : 7 200 chevaux sont reversés dans d'autres armes, principalement l'artillerie, 3 940 cavaliers passent à l'artillerie et 2 000 à l'infanterie. Au cours de l'année 1916, le besoin de l'infanterie et de l'artillerie en chevaux et en hommes, couplé au peu d'utilité que représente dans une guerre de position une masse importante de cavaliers montés, justifie toujours la politique de dissolution. Le 21 mai, deux divisions sont dissoutes et six régiments de cuirassiers sont démontés.

Au 1^{er} juillet 1916, on ne compte plus, sur le front occidental, que huit divisions constituées de 192 escadrons montés et de 96 à pied. À ces unités, il faut rajouter la cavalerie de corps et divisionnaire (207 escadrons montés), ce qui porte l'ensemble à 495 escadrons de cavalerie dont 399 montés. Comparée à la situation de septembre 1915, la cavalerie compte 30 % d'unités en moins.

Par ses dissolutions, la cavalerie se fond dans l'armée et perd de son unicité et de son autonomie. La décision de supprimer, à l'été 1916, la 8^e division de cavalerie l'illustre parfaitement. Par une lettre du 30 juin, le ministre de la Guerre, ayant besoin d'hommes pour l'artillerie, demande au général en chef de fournir des hommes en supprimant la moitié des escadrons divisionnaires. Ce dernier refuse par une lettre du 11 juillet et préfère supprimer la 8^e division de cavalerie. Le ministre regrette la suppression d'une unité qui vient d'être réorganisée à la suite de la suppression des 10^e et 9^e divisions en mai, mais Joffre persiste et la suppression est

rendue effective par la note n° 3604 du 5 août du grand quartier général. Si Joffre préfère supprimer une grande unité de la cavalerie et conserver des escadrons, affectés à des unités d'autres armes, cela montre bien que la cavalerie est désormais pensée comme étant clairement subordonnée à l'infanterie ou à l'artillerie. Cela signifie que le commandement ne semble plus croire à son autonomie efficace au sein de l'armée française. Elle n'est plus en soi une arme décisive.

L'année 1917 continue d'être une année de réduction des effectifs et des unités de cavalerie présents au front. Le grand quartier général reprend les arguments de la dispersion des divisions et des difficultés de ravitaillement en fourrages pour renvoyer en Afrique du Nord les 18 escadrons de spahis et dissoudre la 7^e division en juillet.

Si de nombreuses unités montées sont supprimées, celles qui subsistent se transforment. Leur vulnérabilité face à la puissance de feu des troupes allemandes oblige l'armée française à renforcer leur armement et modifier leur équipement. Le mousqueton à baïonnette remplace la simple carabine et chaque cavalier monté est doté de 200 cartouches au lieu de 96 à la mobilisation. La cuirasse et le cimier des casques sont abandonnés et la diversité chromatique spécifique à la cavalerie se réduit à la couleur bleu horizon. La perte des couleurs distinctives des cavaliers n'est pas sans conséquence sur leur moral, même encore en 1918. Le commandant du 5^e régiment de cuirassiers à pied regrette que « des hommes puissent se sentir ridicules sous les vareuses de velours bleu-violet qui ont été distribuées au début de juillet », et il se plaint du retard de livraison des liserés jaunes : « Habillement : les liserés jaunes – (et les cuirassiers à pied sont très fiers de cette distinction) – expédiés le 16 mai de Tours ne sont pas arrivés. » La singularité de la silhouette des cavaliers disparaît au profit d'une uniformisation qui contribue à transformer le cavalier en un simple fantassin à cheval.

Les missions de police données à la cavalerie montée contribuent, pour leur part, à transformer le cavalier de combat en gendarme. Elle officie pour des missions de contrôle de la circulation et de police des routes dans la zone des armées. Cette activité de police, connue depuis longtemps pour la cavalerie en temps de paix, est une de ses principales charges. Cette importance est telle que, lors des offensives allemande de mars 1918, les cavaliers qui se trouvent dans les dépôts de l'arrière sont maintenus à leur poste : « La nécessité d'assurer sur le Territoire l'exécution du plan de protection a conduit à prescrire le maintien jusqu'à nouvel ordre à l'Intérieur dans les Dépôts de cavalerie de 3 900 hommes qui auraient pu être envoyés aux Armées. »¹⁷ La cavalerie souffre plus qu'aucune autre arme de la crise des effectifs et de son rôle de police qu'elle doit jouer dans la zone intérieure. Ce refus d'envoyer au front, même dans le cas d'une vaste offensive allemande, des cavaliers devant assurer un rôle de police montre bien qu'aux yeux des autorités l'utilité militaire tactique de la cavalerie n'est plus suffisamment nette pour pouvoir se priver de son utilité policière. Le cavalier est plus utile comme gendarme que comme combattant. Cette activité policière va paradoxalement sauver des unités de cavalerie montée. Dans le contexte de ces offensives allemandes de 1918, la tactique défensive des armées alliées rend encore plus inutile leur emploi au combat. Aussi, le général en chef demande dès le 4 avril 1918, afin d'assurer le renouvellement des effectifs d'unités de cavalerie à pied, de dissoudre 10 régiments de cavalerie actifs. La direction de la cavalerie freine cette mesure et, afin de maintenir des unités qu'il sera difficile par la suite de reconstituer, accepte que ces 10 régiments soient envoyés à l'intérieur pour être employés au service d'ordre afin de libérer des hommes maintenus dans les dépôts de l'arrière. Autrement dit, afin de sauver l'existence d'unités montées, la cavalerie est prête à quitter la zone du front pour remplir des fonctions policières. On sait, avec Lucien Leuwen, le mépris des cavaliers pour ces missions de police.

La politique menée par le commandement en chef s'est rapidement opposée aux prises de position de la direction de la cavalerie soucieuse de maintenir l'importance, le prestige et l'état d'esprit de la cavalerie. Cette opposition reprend celle de deux conceptions de la guerre qu'il serait trop facile de ramener à l'opposition modernité-archaïsme. Les positions des cadres de la cavalerie ne se résument pas à une position réactionnaire qui refuserait de prendre en compte la réalité de la guerre. Au contraire, celle-ci n'est pas dénuée d'un certain esprit moderne, attaché à l'efficacité de la vitesse. À ce propos, un échange de courriers entre le commandement en chef et la direction de la cavalerie, en mars 1917, à propos du souhait du premier de réduire le nombre d'officiers dans la cavalerie, est particulièrement éclairant.

Nivelle, dans une note, demande cette réduction en comparant la situation de la cavalerie à celle de l'infanterie : « L'organisation actuelle de la cavalerie comporte un nombre considérable d'officiers généraux ou supérieurs qui semble hors de proportion avec les moyens qu'elle met en œuvre et les frais généraux qu'elle

entraîne. » Il montre que « le régiment à pied, dépôt divisionnaire compris, a un effectif de 77 officiers – 3 140 hommes », tandis que le régiment de cavalerie compte « 33 officiers pour 678 hommes ». Ce n'est donc pas tant l'ensemble de l'arme qui est ici attaquée mais bien ses troupes montées, autant dire ce qui fait sa spécificité, sa fierté, son essence même. Et il propose ainsi de faire « commander le régiment de 4 escadrons par un chef d'escadron » et de grouper « dans les D.C. les régiments soit par deux, soit par trois, sous les ordres d'un colonel ou lieutenant-colonel ». Pour le général en chef, cette réforme permettrait d' « effectuer rapidement le rajeunissement des cadres de la cavalerie sans se heurter aux difficultés de tout genre qui ont empêché jusqu'ici de le réaliser, et augmenterait les forces de la cavalerie en diminuant le nombre de gradés et hommes immobilisés dans des services accessoires ». Le but est très clairement de réduire le nombre d'unités de la cavalerie et de transférer des effectifs vers d'autres armes. En parlant des « difficultés de tout genre qui ont empêché jusqu'ici de le réaliser », Nivelles fait clairement allusion aux résistances manifestées par les cadres de la cavalerie qui ne tardent d'ailleurs pas à réagir par une note défavorable de leur direction : « Dans l'unique but de calquer l'organisation de la cavalerie sur celle de l'infanterie [... La baisse du nombre d'officiers] constituerait une expérience dangereuse à entreprendre au moment même où les opérations de printemps peuvent commencer. L'idée émise fait d'ailleurs trop facilement abstraction de l'existence des chevaux dans la cavalerie, circonstance qui, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse, laissera toujours subsister une différence fondamentale entre les troupes montées et les troupes à pied ». L'opposition porte notamment sur l'existence d'un PHR, c'est-à-dire un peloton hors rang chargé d' « administrer et de faire vivre les hommes et les chevaux de 4 escadrons ». Ce PHR est composé de nombreux métiers hors armes, tels que les maréchaux-ferrants, et c'est clairement cette unité qui est visée par Nivelles lorsqu'il évoque « le nombre de gradés et hommes immobilisés dans des services accessoires ». C'est la lourdeur de l'entretien du cheval qui est visée et donc l'utilité du cheval de cavalerie.

Quant à la différence concernant le nombre d'officiers entre l'infanterie et la cavalerie, elle repose sur des différences originelles que la conjoncture de la guerre de position ne peut pas remettre en cause. Selon la direction de la cavalerie, « cette différence d'encadrement, qui ne date pas d'aujourd'hui mais a été basée sur une expérience séculaire et les leçons de l'histoire, correspond aux conditions d'emploi des deux armes, telles qu'on les avait conçues avant la période actuelle. Si, dans une guerre de tranchées, cette différence paraît anormale, il n'en serait pas de même dans une guerre de mouvement. Se retrouvant alors investie des missions pour lesquelles elle a été spécialement organisée, utilisant toute sa mobilité et sa vitesse, la cavalerie aurait besoin de tout son encadrement, même dans les échelons supérieurs ». On retrouve ici l'idée de légitimation militaire de la cavalerie par l'histoire et la croyance immuable en la guerre de mouvement. Il y a dans cette réponse le refus de penser que cette guerre puisse bouleverser, pour les années futures, la composition classique des armées – comment deux ans de guerre peuvent-ils effacer des siècles d'expérience de guerre ? – , mais aussi une conscience de la nécessaire qualité de vitesse d'une armée. Enfin, en défendant le grand nombre d'officiers, l'idée est de rappeler que l'efficacité de la cavalerie passe par son extrême mobilité, ce qui entraîne nécessairement une fragmentation des troupes et donc un grand nombre d'officiers pour assurer l'autonomie des petits groupes ainsi fragmentés. Nous sommes loin de la défense acharnée de la charge à l'arme blanche.

Que deviennent les cavaliers dont les unités ont été dissoutes ?

Au 1^{er} juillet 1916, la cavalerie a fourni 3 570 officiers et 44 274 hommes de troupe et sous-officiers aux autres armes. Plus de 6 000 officiers et sous-officiers ont rejoint l'infanterie, plus de 17 000 simples cavaliers se retrouvent dans l'artillerie où l'on ne retrouve presque aucun ancien officier de cavalerie. Quatre mille autres rejoignent l'aviation dont un millier d'officiers et plus de 3 000 hommes de troupe. Huit cents pilotes sont alors d'anciens cavaliers. On peut expliquer l'absence d'officiers dans l'artillerie par leur manque de formation mais aussi, sans doute, par un sentiment de fierté qui ne les pousse pas à se retrouver dans une arme moderne et industrielle éloignée des premières lignes. De plus, si le plus gros contingent de cavaliers hommes de troupe rejoint cette arme, c'est parce que cette dernière demeure en grande partie une arme hippomobile et qu'elle nécessite donc des hommes sachant conduire les chevaux. Le choix de l'infanterie pour les officiers pourrait donc correspondre au désir de proximité du combat et de commandement des hommes. Les informations se rapportant au moral des troupes de cavalerie confirment la lassitude des cavaliers dans les zones de cantonnement. Un sentiment d'inutilité s'est emparé des cavaliers dès lors que leur rôle se limite à l'entretien des chevaux. Le départ en ligne, même démonté, est l'occasion pour eux de montrer leur énergie

au combat. À la date du 10 octobre 1917, le commandant du 2^e régiment de chasseurs d'Afrique doit écrire à ses supérieurs : « Je dois reconnaître que, dès que mes Chasseurs sont appelés à faire acte de guerre (tranchées, corps franc), les idées de départ sont complètement balayées. » L'esprit de combat de la cavalerie ne peut désormais se faire qu'à la manière des fantassins. Quant à l'aviation, elle est le meilleur exemple d'une cavalerie par substitution. L'avion devient une nouvelle monture, et cette arme développe un sentiment d'appartenance aristocratique qui n'est pas sans rappeler celui qui régnait dans la cavalerie.

Que devient la cavalerie, dès lors que l'armée s'enterre dans les tranchées ?

Les éléments à pied de celle-ci effectuent leur service aux tranchées à la manière de l'infanterie, mais la question se pose pour les unités qui demeurent à cheval. Celles-ci tiennent également des secteurs de tranchées, mais avec la particularité de devoir également s'occuper de leurs montures qui restent dans la zone de cantonnement. Les cavaliers alternent donc un service de tranchées comme de véritables fantassins et un service de cantonnement en tant que cavaliers montés. Ce cantonnement est assez éloigné du front dans la mesure où il faut « soustraire les chevaux aux réactions de l'adversaire, tout en les maintenant en bon état d'entretien ». Le cavalier monté a donc un rythme de vie militaire différent des autres soldats dans la mesure où son activité combattante est celle d'un fantassin mais son activité de cantonnement reste celle d'un cavalier monté.

Parallèlement à la suppression des unités de cavalerie, celles qui demeurent actives sont profondément transformées. Les buts de cette transformation sont d'accroître toujours plus les effectifs démontés et leur puissance de feu. Il s'agit de pouvoir tenir les positions acquises lors de futures explorations, et donc de la transformer en arme défensive, à l'aune de la guerre de position. Il a été vu précédemment qu'entre octobre 1914 et mars 1915 les effectifs de la cavalerie avaient augmenté. Cependant cette augmentation ne concerne nullement les effectifs montés. En effet, il s'agit de la création de 60 escadrons à pied, de 25 pelotons cyclistes et de 40 sections de mitrailleuses. Cela représente 20 000 hommes en plus pour la cavalerie, mais ceux-ci sont entièrement démontés, même si la bicyclette peut être analysée comme une machine de substitution de la monture équine. Cela montre la volonté pour le commandement en chef de tirer les conclusions de l'échec de la cavalerie durant les premiers mois de guerre et donc de lui assurer un soutien d'effectifs de soldats à pied mieux pourvus en mitrailleuses et donc plus à même de défendre des positions que la cavalerie montée pourrait acquérir dans des opérations d'exploration dans le cas d'une reprise de la guerre de mouvement.

La transformation des unités de cavalerie continue tout au long des années 1915 à 1917. Le 31 décembre 1915, **29 escadrons de dragons sont dissous**. Le 21 mai 1916, 6 régiments de cuirassiers sont démontés et leurs 4 200 chevaux sont reversés à l'artillerie. Parallèlement, les divisions de cavalerie sont renforcées par des régiments à pied (chaque division de cavalerie en reçoit un, soit 2 800 hommes) avec 3 compagnies de mitrailleuses sur voiturettes, constitués d'anciens cavaliers habillés, équipés, armés comme dans l'infanterie. L'importance des troupes à pied de la cavalerie est encore renforcée au début de l'année 1918, car les armées alliées se préparent à l'offensive allemande à la suite de la défection de la Russie. Le commandement en chef français décide de transformer deux divisions d'infanterie en deux divisions de cavalerie à pied. Cette transformation pourrait aller dans le sens d'une nouvelle politique plus équilibrée entre infanterie et cavalerie. Les six régiments d'infanterie d'origine partent renforcer d'autres unités d'infanterie. Six régiments de cuirassiers à pied sont alors affectés à ces deux nouvelles divisions de cavalerie. La première est créée le 31 décembre 1917 ; la seconde, le 4 janvier 1918. Si l'on y regarde de plus près, cette transformation est en fait un habile procédé pour déguiser la transformation de cavaliers à pied en véritables fantassins et déposséder les divisions de cavalerie de leur cavalerie à pied. En effet, ces six régiments de cuirassiers à pied ne sont pas remplacés dans les divisions de cavalerie ; de plus, ils « reçoivent une composition et une organisation identiques à celles des régiments d'infanterie, c'est-à-dire que leurs escadrons sont portés à l'effectif de 194 hommes et prennent la dénomination de compagnies ; les pelotons s'appellent sections ». Enfin, ces divisions de cavalerie à pied échappent complètement à la cavalerie, puisqu'elles pourront « être employées en dehors des corps de cavalerie chaque fois que les circonstances l'exigeront ». « La cavalerie à pied est détournée de son but primitif (soutien et renfort des feux de la cavalerie montée) et les corps de cavalerie, et par la suite les divisions de cavalerie, pourront être, au moment opportun, privés d'un de leurs moyens de combat essentiels »²⁷ : c'est le constat que fait un cadre de la cavalerie à l'occasion de cette réforme. En effet, ces nouvelles

divisions de cavalerie à pied ne sont pas de nouvelles unités de cavalerie, malgré leur dénomination, mais donc bien de nouvelles unités d'infanterie.

Le phénomène de démonte ne doit pas simplement s'expliquer par l'obligation de s'adapter à la guerre de position. En effet, il faut rappeler que, si les démontes sont si nombreuses, c'est aussi parce que le ravitaillement en chevaux reste particulièrement compliqué. Il est difficile, face à la dispersion et aux lacunes des archives, de clarifier la situation de la remonte durant l'ensemble de la guerre. Ce qui semble certain, c'est que, dès novembre 1914, les « demandes de l'armée sont supérieures à l'effectif disponible ». Le service de la remonte est incapable de remplacer rapidement les chevaux usés par les combats de la guerre de mouvement, et l'armée se retrouve avec beaucoup plus d'hommes que de chevaux. Ce problème d'approvisionnement en novembre 1914 demeure identique en 1918. Une note de la direction de la cavalerie se plaint de l'impossibilité de la cavalerie à jouer un rôle décisif sur une longue période de combat – ici les offensives allemandes de mars 1918 –, faute d'un renouvellement rapide des montures : « Aussitôt se pose impérativement la question du re-complètement des unités éprouvées. Les ressources en chevaux des dépôts de cavalerie ne tardent pas à être épuisées. » Cette difficulté, à laquelle se surajoute celle de l'approvisionnement en foin et en avoine, est certainement renforcée par la concurrence avec l'artillerie et le service du train, grands consommateurs de chevaux.

Motorisation et naissance de la cavalerie

Le 31 décembre 1915, 29 escadrons de dragons sont dissous et remplacés par des escadrons de groupes légers. Ces groupes légers sont des chasseurs à pied dont la caractéristique principale est de posséder en propre des automobiles pour accélérer leur transport. La dotation croissante en automobiles est bien évidemment symbolique d'un passage de l'animal au moteur mécanique. Mais elle ne signifie nullement une obsolescence de la cavalerie, car, en se dotant d'automobiles, cette dernière renforce sa spécificité de vitesse au sein de l'armée. En introduisant le moteur, elle maintient son originalité tactique qui est la rapidité de l'intervention et la facilité de déplacement.

Cependant, ce qui va constituer la véritable modernité militaire de la cavalerie durant la Première Guerre mondiale, c'est le développement en son sein des automitrailleuses et des autos-canon. L'usage de ces engins permet de perpétuer la capacité de déplacement rapide de la cavalerie, tout en augmentant considérablement sa puissance de feu. L'origine du blindage dans la cavalerie vient de la vulnérabilité de celle-ci face au feu de l'adversaire : de « bonne heure, la nécessité s'impose donc de trouver un moyen d'investigation à grand rayon d'action, ménageant le personnel et susceptible de lui offrir en tous lieux une protection contre les surprises de feu : d'où l'idée de la voiture automobile armée, agissant en liaison avec la cavalerie ». La dotation de la cavalerie en véhicules blindés est, dans un premier temps, improvisée. Le capitaine Gazin nous dit que « le général Sordet a eu, le premier, la notion nette des services que des automobiles pourvues de mitrailleuses pouvaient rendre, soit comme soutien des reconnaissances, soit comme organe de liaison, soit enfin comme escorte des colonnes de camions d'infanterie portée. Dès son arrivée à Mézières, il fait organiser, au moyen de véhicules de tourisme réquisitionnés à Sedan, deux sections de trois voitures chacune, armées de mitrailleuse empruntées au dépôt du 147^e d'infanterie. Le 6 août, ces sections improvisées entrent en campagne avec le corps de cavalerie. Elles lui rendent d'importants services au cours de sa randonnée en Belgique pour disparaître progressivement au cours de la retraite ».

Les archives prennent le relais du capitaine Gazin pour nous informer qu'à partir de 1915 la dotation de la cavalerie en automitrailleuses et autocanon se fait plus systématique. À l'été 1916, chaque division de cavalerie possède déjà 2 groupes d'autos-canon de 37 m/m (3 par groupes) et d'automitrailleuses (6 par groupe). Ces blindés assurent au même titre que la cavalerie montée des tâches de reconnaissance, de couverture des flancs en cours de marche, mais ils possèdent une capacité à se maintenir sous le feu adverse bien supérieure. L'armée cherche à améliorer ces engins qui ne possèdent « qu'un sens de marche ». « Leur repli sous le feu exige un demi-tour qui les rend essentiellement vulnérables. » En 1918, des voitures du type Lorfœuvre, qui sont munies d'un « système d'inversion permettant la marche dans les deux sens », équipent peu à peu la cavalerie.

Avec la reprise de la guerre de mouvement en 1918, la cavalerie montée semble retrouver toute son importance tactique aux yeux du commandement, puisque, à partir du 20 juillet, 10 escadrons de spahis reviennent d'Afrique du Nord, tandis que 5 des 14 escadrons envoyés à l'intérieur pour le service d'ordre en

mai et en juin reviennent aux armées le 24 juillet. Mais ce n'est pas tant en augmentant le nombre d'unités montées que la cavalerie redevient un atout essentiel dans l'exploitation de l'offensive. À l'automne, une nouvelle réorganisation de la cavalerie est prévue. C'est dans le sens d'une augmentation de sa puissance de feu que le général en chef s'adresse au ministre de la Guerre, dans une lettre du 6 septembre 1918 : « En prévision de la bataille de 1919, qui, pour être décisive, doit pouvoir être vigoureusement exploitée, il importe d'améliorer l'organisation des divisions de cavalerie et d'augmenter leurs moyens de feu. » Aussi demande-t-il à affecter à chaque corps de cavalerie un régiment de 75 hippomobiles à deux groupes et un groupe de 105 hippomobiles. La cavalerie a longtemps souffert d'une absence d'unités d'artillerie directement rattachées à son arme et cette nouvelle dotation révolutionne l'articulation cavalerie-artillerie tout en maintenant l'autonomie de la première vis-à-vis de la seconde. Foch souhaite également augmenter le nombre d'autos-canon et d'automitrailleuses : « Lorsque les voitures AMAC actuellement en service seront disponibles, par suite de la constitution des nouveaux groupes du type Lorfeuvre : créer, au moyen de ces voitures, des sections d'AMAC pour les corps d'armée, à raison d'une section par corps d'armée, affectée à l'EM du régiment de cavalerie de ce corps d'armée et servie par des cavaliers prélevés sur les effectifs des escadrons. » Le président du Conseil Clemenceau donne son accord définitif dans une lettre du 5 octobre 1918.

Ces nouvelles dotations doivent être expliquées par la prise de conscience que la cavalerie est un atout pour exploiter la puissance de l'artillerie. La cavalerie, en donnant de la mobilité et de la vitesse, augmente la puissance de feu de l'armée et contribue à moderniser l'artillerie. Car moderniser la vitesse de la cavalerie, c'est peut-être rendre obsolètes les chevaux mais non la cavalerie elle-même. La question serait alors de savoir si l'esprit de la cavalerie disparaît avec les chevaux, si le moteur équivaut à l'animal, mais c'est d'une autre histoire dont il s'agit...

Damien BALDIN

Article du Général Weygand (major-général des armées alliées en 1918). Cet article est paru dans le premier numéro de la Revue de Cavalerie en 1920.

« Après six ans d'interruption, la Revue de Cavalerie reparait.

C'est un événement auquel tous les cavaliers qui ont au cœur l'amour de leur arme applaudissent.

Se souvenant, en effet, de ce que fut cette Revue, dans la période d'avant-guerre, de l'œuvre féconde qu'elle accomplit alors, ils mesurent mieux encore la tâche qui s'offre à elle, au lendemain de la Grande Guerre, comme aussi le rôle qu'elle est appelée à jouer.

* * *

De la guerre qui vient de finir, il ne faut pas se le dissimuler, la cavalerie sort méconnue.

Pourquoi ? Parce que pour beaucoup, dans l'histoire de cette guerre de quatre ans, les trois ans et demi de lutte dans les tranchées, où l'action propre de la cavalerie n'eut pas l'occasion de se manifester, prennent plus d'importance que les dix mois de guerre de mouvement.

Juger ainsi, c'est ne pas se rendre compte que la guerre de tranchées, en dépit de ce qu'elle implique de souffrance, d'endurance, de volonté et bien souvent d'héroïsme, n'est en réalité que le résultat de l'impuissance où se trouvent deux adversaires d'en finir l'un avec l'autre. Dans la dernière guerre, les Allemands y ont été amenés par manque des effectifs, les Alliés par manque du matériel nécessaires pour rompre le front adverse.

C'est un expédient auquel on dut se résoudre faute de mieux et l'on pourrait presque dire que la guerre de tranchées est la négation de la guerre, puisque la guerre cherche la décision, fille elle-même du mouvement. Ce n'est pas dans cette forme de lutte, semble-t-il, qu'il soit possible de trouver les principes de la victoire, et il serait, en tout cas, certainement oiseux d'y rechercher, en regard de la stagnation qu'elle entraîne, des titres de gloire pour la cavalerie.

Mais, dès que l'un et l'autre adversaire a disposé de ce qui lui faisait défaut, effectifs ou matériel, la guerre de mouvement a repris ses droits, et, avec elle, la cavalerie a retrouvé sa place dans l'action commune.

C'est dans la période ainsi ouverte et dans celle du début, que la Revue de Cavalerie devra puiser les exemples qui remettront les choses au point, en faisant connaître les exploits nombreux des grandes et petites unités de cavalerie, en 1914 et 1918. À ce point de vue sa tâche sera large et aisée.

Que demandait-on à la cavalerie avant la guerre ? Trois choses essentielles : reconnaître, couvrir, et combattre seule ou en liaison avec les autres armes.

A-t-elle failli à cette triple tâche ? Les événements sont là pour répondre.

Ne suffit-il pas de rappeler en effet : l'exploration du Corps de Cavalerie (C. C.) du général Sordet, au début de la guerre, le rôle de nos Divisions de Cavalerie (D. C.) dans la période de couverture stratégique; celui des 1^{er} et 2^e C. C. assurant pendant la « course à la mer » la couverture des débarquements de l'armée anglaise et des C. A. de l'armée française, sachant fournir au commandement, par la reconnaissance et le combat, les renseignements complets sur la marche de la IV^e armée allemande qui venait de se former en Belgique (octobre 1914) ?

Ne suffit-il pas de rappeler les combats de nos D. C. en coopération avec les autres armes, qu'elles aient agi à l'aile du dispositif de bataille, comme pendant la retraite et la bataille sur la Marne en 1914, et pendant la bataille d'Arras en octobre 1914; qu'elles aient agi au centre même de la bataille, comme devant Ypres en novembre 1914; ou qu'elles aient été appelées, comme en mars, avril et mai 1918, à jouer le rôle glorieux d'accourir pour aveugler une brèche faite dans nos lignes par une puissante irruption de l'ennemi.

Il y a là ample matière à d'édifiants récits, et pourtant le chapitre n'en serait pas clos. Combien d'autres exemples à prendre sur les différents théâtres de la guerre ou dans les autres armées ? Opérations du C. G. allemand de Marwitz en 1914, et de la cavalerie allemande en Russie en 1915; des D. C. anglaises en France en 1917 et 1918 ; des D. G. italiennes en octobre 1917 et en 1918; de la cavalerie anglaise du général Allenby en Palestine; de celle du général Franchet d'Esperey aux Balkans, et, plus près encore de nous, quels enseignements à tirer du rôle joué par la cavalerie, aussi bien du côté russe que du côté polonais, dans les

événements qui se sont déroulés récemment autour de Varsovie comme en Galicie. Là, la cavalerie a été employée à fond, avant, pendant et après la bataille.

Quelles plus belles preuves donner à ceux qui restent hypnotisés par le front stagnant et sans ailes du champ de bataille de France en 1915, 1916 et 1917, que la cavalerie a répondu à ce qu'on attendait d'elle et qu'elle a accompli tout son devoir?

Telle sera la première conclusion des études du passé à faire dans cette Revue.

Il y en aura une autre, c'est que le rôle de la cavalerie, loin d'avoir diminué, apparaît au lendemain de la guerre aussi grand que celui que, pour elle, nous rêvions auparavant.

De ce qu'avant la guerre le mode de combat principal prévu pour la cavalerie était le combat à l'arme blanche, et du fait qu'il n'avait pas trouvé son emploi, beaucoup en ont conclu à la faillite définitive de la cavalerie.

C'était aller un peu vite en déduction. Quelle autre arme infanterie à peu près privée de mitrailleuses et d'outils ou artillerie sans pièces lourdes — peut se vanter d'avoir été, dès le début, au point ? Toutes n'ont-elles pas fait leur expérience dans les premiers mois de la campagne ?

En fait, comme les autres armes, la cavalerie a évolué rapidement, et, dès le mois d'octobre 1914, ayant remis ses sabres au fourreau et abandonné lances et cuirasses, elle combattait pied à terre et se découvrait une force de résistance que beaucoup d'esprits — même des plus ouverts — lui refusaient avant la guerre.

Peu à peu son armement s'augmenta. Participant à la guerre de tranchées, elle acheva d'y prendre la juste notion de la puissance et de l'emploi du feu, et elle devint, en 1918, avec son armement de feu et ses nouveaux procédés de combat, aussi redoutable pour l'infanterie allemande, qu'en 1914 elle s'était mesurée avec ses sabres pour la cavalerie adverse qui n'osa jamais, — même dans la poursuite victorieuse du début — se mesurer avec elle.

La cavalerie, derechef, avait repris sa place d'honneur sur le champ de bataille. Elle y apportait, avec sa mobilité conservée et la vitesse de ses chevaux, la puissance accrue de ses feux.

En fait, la cavalerie gardera sa raison d'être aussi longtemps que la vitesse et la surprise conserveront leur valeur sur le champ de bataille.

Mais, si le rôle de la cavalerie reste entier, ses procédés de combat se sont modifiés pour s'adapter aux conditions de la lutte moderne, caractérisée par la puissance du feu.

* * *

Que la cavalerie trouve là des motifs de fierté et de foi, rien de plus légitime. Mais qu'elle n'y cherche pas, se croyant définitivement au point, des raisons de s'endormir. Qu'elle évite la routine et aille sans cesse vers le progrès.

Or, la guerre de demain sera plus encore que celle d'hier une guerre de machinisme. Le nier, se refuser à suivre le progrès de la machine et à en bénéficier, c'est se condamner, au jour de la guerre, à « n'avoir que des engins surannés ».

Que la cavalerie aille donc vers la machine, convaincue, par ailleurs, que celle-ci n'est pas pour la faire disparaître, mais pour lui donner un supplément de force; qu'elle n'est pas une rivale, mais une amie.

Ainsi en est-il des camions. Esclaves de la route et subordonnés à son bon entretien, ils sont à la merci d'un entonnoir ou de la rupture d'un ponceau. Obligés par leur vulnérabilité à s'arrêter loin du champ de bataille, ils imposent ainsi un supplément de fatigues aux troupes, qui arrivent, au surplus, presque toujours privées d'une partie de leurs moyens d'action, faute d'avoir pu les loger dans les véhicules ou les faire suivre assez vite.

Ils ne peuvent donc remplacer la troupe à cheval qui, elle, ne connaît ni ces obstacles, ni ces servitudes, ni ces insuffisances.

Mais de quelle aide ne lui seront-ils pas, s'ils lui amènent au bon moment une troupe d'infanterie capable de la soutenir ou de la renforcer ?

Ainsi en est-il du char de combat. Vulnérable, encore à demi aveugle, d'un maniement quasi impossible en masse parce qu'il n'est pas actuellement de moyen pratique de transmission des ordres dans la bataille, incapable d'occuper à lui seul le terrain parce que l'immobilité augmente sa vulnérabilité, il n'est pas encore

une arme pouvant se suffire à elle-même et remplacer la cavalerie. Mais le jour où il aura acquis la vitesse et augmenté sa faculté de franchissement, quelle force n'apportera-t-il pas à cette cavalerie qui, avec lui, pourra tout oser ?

Ainsi en est-il de l'avion de reconnaissance, qui, à lui seul, ne peut pas tout parce qu'il a trop à compter avec les conditions atmosphériques, parce qu'il est incapable de faire des prisonniers, et qu'en fin de compte, il ne peut voir que ce qu'on lui montre, n'ayant pas la possibilité de débusquer l'adversaire. Mais comme, par ailleurs, il peut justement ce que la cavalerie ne peut pas, le mariage avion-cavalerie devient le plus admirable instrument de reconnaissance.

Nous pouvons donc hardiment conclure que les moyens mécaniques et scientifiques, par quoi certains voudraient vainement remplacer la cavalerie, doivent servir à rendre son action plus variée, plus puissante, plus large et plus décisive.

Mais, dit-on, la guerre de demain sera une guerre de gaz, et que fera la cavalerie dans l'atmosphère empestée du champ de bataille ?

Elle fera sans doute comme les autres armes, comme les engins mécaniques, dont le métal aussi pâtura probablement ; elle essaiera de s'en protéger, et, si elle n'y parvient, elle n'hésitera pas, pour remplir sa mission, à laisser ses chevaux momentanément à l'abri du poison. Elle a appris, ces dernières années, à combattre loin de ses montures.

Qui peut prédire, du reste, la forme et le développement que prendra la guerre de demain ? Après celle d'hier, il faut savoir envisager hardiment toutes les hypothèses.

Ne peut-on, par exemple, concevoir que pour des raisons multiples : difficultés imposées à l'adversaire par les traités, réduction volontaire de nos propres charges militaires en temps de paix, le groupement et l'amalgame de toutes les forces des États belligérants, c'est-à-dire la mobilisation, exigeront, contrairement à ce qui s'est passé en 1914, un délai assez long ? Pour assurer, pendant ce délai, la protection du sol national, ne peut-on imaginer l'action d'une armée de première ligne réduite dans ses effectifs, mais renforcée dans son armement et ses moyens matériels, dont la mission serait à la fois de défendre la frontière et de se saisir chez l'adversaire des organes vitaux, intéressant et sa mobilisation et sa concentration ?

Nul doute, alors, que cette armée n'ait devant elle, avec l'espace, un vaste champ d'opérations, et quelle place pour la cavalerie, arme du mouvement, de la manœuvre, de la vitesse !

* * *

Organe rapide et mobile de transport de feux, c'est-à-dire capable d'amener à pied d'œuvre dans le minimum de temps, en manœuvrant à travers tous les terrains, ses fusils, ses mitrailleuses, ses canons susceptibles de s'engager immédiatement sur un large front et d'agir puissamment et par surprise, ainsi, semble-t-il, peut-on résumer en quelques mots la raison d'être et la doctrine de la cavalerie..

Pour y répondre, il est nécessaire qu'elle dispose de moyens de lutte puissants : avions, qui étendent son champ d'investigation ; chars de combat légers et rapides, autos-mitrailleuses et autos-canons, artillerie à cheval et automotrice qui lui permettent de briser plus facilement et plus rapidement les résistances qu'elle rencontre ; camions, qui lui donnent la possibilité d'être appuyée rapidement par de l'infanterie dont elle assurera l'entrée en ligne et qui lui procurera à son tour sa sécurité et sa liberté de manœuvre, en lui donnant la possibilité d'une nouvelle avance.

Il est indispensable, d'autre part, qu'elle soit puissante dans son organisation, ce qui implique son groupement en grandes unités, seules capables de s'engager d'emblée sur un large front et de produire une action importante.

Il faut aussi qu'elle ait la possibilité de manœuvrer à travers tous les obstacles du terrain, dans des formations et à des allures appropriées, de manière à éviter ou à réduire les pertes dues au feu de l'ennemi ou à l'action délétère de ses gaz, et à être à même d'agir par surprise.

C'est dire que la conception qui ferait de la cavalerie une infanterie montée, avec des « porteurs » ne donnant rien de plus que les camions, est à rejeter entièrement et que la cavalerie doit être dotée de chevaux de selle bien trempés, ayant du gros et du sang, capables de galoper à travers pays, sous la charge qu'ils supportent.

Il faut enfin et par-dessus tout, qu'elle conserve jalousement les qualités traditionnelles qui furent son honneur et sa force : le cran et la foi ; et pour cela, la pratique d'une équitation hardie et le goût du sport ; les méthodes d'instruction qui lui ont donné des cadres et un esprit militaire admirables, ainsi qu'en témoignent les quelque 5.000 officiers qui, au temps où la cavalerie immobilisée derrière les tranchées ne pouvait s'employer, s'en allèrent servir dans les autres armes et s'y distinguèrent du premier coup ; nos magnifiques D. C. P. qui s'illustrèrent pendant la campagne de France en 1918, à l'égal des meilleures divisions d'infanterie; et pour tout dire, les splendides faits d'armes que cette Revue devra faire connaître à ceux qui les ignorent.

Allons, cavaliers, mes frères, au travail dans l'histoire du passé, dans l'étude des problèmes de l'avenir. De votre labeur sortira plus grande la foi dans notre arme.

Quelle belle tâche pour la Revue de Cavalerie, de contribuer à l'affirmer chaque jour davantage ! C'est à ce titre qu'en lui souhaitant de nouveau la bienvenue, nous lui exprimons nos vœux pour une longue et brillante carrière. »

Général WEYGAND.



1930 - 1959

Amicale du 1er Dragons

*Toujours au plus dru !
Royal d'abord, Premier toujours !*



1959 - 1997

*Rejoignez les rangs de l'Amicale de votre Régiment, le 1^{er} Dragons.
Une Amicale qui rassemble des hommes et des femmes qui souhaitent créer,
agir, servir et resserrer les liens entre les mondes civil et militaire dans un
même esprit de cohésion, de solidarité et d'amitié.*

BULLETIN D'ADHESION 2018

Première adhésion

Renouvellement

NOM : (en majuscules)..... Prénom :

Adresse:
(complète).....

N°Tel..... e.mail.....

A servi au 1^{er} Dragons (*)
du :..... au :.....

Escadron :..... Emploi :
.....

Relève de la qualité d'ancien combattant OUI NON

Est titulaire du titre de reconnaissance de la nation OUI NON

(*) Ne compléter que dans le cas d'une 1^{ère} adhésion merci.

A retourner accompagné d'un chèque de 10 €uros rédigé à l'ordre de :
Amicale du 1^{er} Dragons

A l'adresse suivante :

Secrétariat de l'Amicale du 1^{er} Dragons
2 rue des Champs Greniers.
70200 VOUHENANS